UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Mrs. T. MacDonald,
Windsor.

PROFESSOR KNATSCHKÉ

ÉDITION DE LUXE

Il a été tiré de cet ouvrage trente exemplaires sur chine, dont vingt seulement mis dans le commerce.

Au grand érudit des choses d'Alsace

Monsieur le Professeur Rein-Iéna

Respectueusement dédié par son frère reconquis

HANSI.

Prof. Dr. Kunstler

LF
H249Gpr

Professor Knatschké

Œuvres choisies du Grand Savant Allemand et de sa fille Elsa

Recueillies et illustrées pour les Alsaciens

PAR

HANSI (pseud.)

Fidèlement traduites en français par le Dr H. P COLLI — PARIS

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY, CANADA

PARIS
H. FLOURY, ÉDITEUR
1, Boulevard des Capucines
1916

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES
DATE NOV 15 1991

MAR 23 1971
UNIVERSITY OF TORONTO
DD
76
W36

PETIT TRAITÉ

de prononciation Allemande

PETIT TRAITÉ

de prononciation Allemande

La langue Allemande est certainement la plus claire et la plus belle des langues connues; c'est aussi la plus harmonieuse et la plus facile à prononcer. Cependant, comme pour ces raisons elle est très différente de la langue française, voici avant toute chose, quelques indications utiles sur le son d'un certain nombre de lettres pour permettre au lecteur de jouir en connaissance de cause de la beauté des vocables allemands cités dans ce volume.

Æ ou ä = é; ai et ei = aï comme dans " ail "; au = aou (avec tout l'appui sur *a*); äu et eu = oeu (avec tout l'appui sur l'*o*; œ et ö = eu; ue et ü = u.

Ch dur. Cette lettre double offre pour les Français quelque difficulté; cependant on peut parvenir à la vaincre sans trop de peine par le moyen suivant : on se pique le bout de la langue (avec une allumette de bois, par exemple) de façon à la repousser vers le fond de la bouche puis on chasse l'air en se raclant la gorge comme si l'on avait avalé une arête. (Il faut toutefois se garder d'exagérer.) Ch doux se prononce comme dans le mot *ce* du dialecte saintongeais. J = ll mouillées; Sch = ch v = f; w = v; z = ts.

Le son français J n'existe pas en Allemand.

Cela dit, qu'on se pénètre bien de ce précepte Saxon que j'entendais répéter au temps où j'étais encore un " Knirps " et l'on pourra (autant que cela est possible à un Non-Allemand) apprécier la beauté de la prononciation allemande.

La parole de l'Allemand doit frapper l'oreille
Comme le marteau frappe l'enclume.

Dr H. P. Colli — Paris
Correspondant parisien de la Revue
Pangermaniste "*Die Westmarken*".

Avertissement du Traducteur

Les œuvres choisies du Prof. Dr Knatschké et de sa fille Elsa, ont eu, en Alsace, un succès tel qu'en peu de temps elles atteignaient leur quatrième mille, ce qui, par comparaison entre la proportion des Alsaciens lisant le Haut-Allemand et le nombre des lecteurs de langue française aurait représenté, pour une édition française, un nombre incommensurable d'exemplaires.

Fervent admirateur de l'illustre et courageux Professeur et résidant à Paris depuis un certain temps déjà, je suis à même de mesurer exactement la portée de son œuvre virile et savante; aussi trouverais-je particulièrement regrettable que le public de angue française fût privé d'une lecture dans laquelle il rencontrera, avec toutes les beautés de la pensée allemande, des enseignements qui pourront lui être aussi salutaires qu'ils le sont certainement aux Alsaciens; pour cette raison et diverses autres, j'ai considéré, comme un devoir auquel je ne pouvais me soustraire, de la mettre à sa portée au moyen d'une consciencieuse et fidèle traduction.

L'entreprise n'était pas sans difficultés; mais je me suis efforcé d'en triompher de mon mieux et de conserver aux œuvres du savant Dr Knatschké et de sa fille leur couleur véritable, bien que le génie de la

langue Allemande soit à peu près impossible à transporter en français, où une préoccupation presque maladive de clarté et de précision a fini par couler la langue dans un moule tel qu'on s'efforcerait en vain d'y introduire ces belles phrases habilement balancées que l'on rencontre chez les bons auteurs allemands et dont le charme résulte de la puissante harmonie, des nombreuses incidentes ingénieusement enchevêtrées et de l'art avec lequel elles sont construites de façon qu'on ait le plaisir de les lire, si longues soient-elles, sans en découvrir le sens, jusqu'au moment où l'on rencontre, à la fin, le dernier de tous, le mot par excellence, le verbe, *ou tout au moins (l'autre moitié pouvant se trouver au commencement ou parmi les incidentes) la moitié du verbe qui en précise le sens et qui projette sa clarté sur tout ce qu'on vient de lire sans le comprendre, comme un éclair fulgurant illumine la nuit.*

Comme aussi, en présence de l'impuissance où se trouve le français d'unir au gré de l'écrivain, plusieurs mots en un seul, traduire ces mots composés qui donnent à la langue allemande une saveur si remarquablement imagée : tel, par exemple, « Bildungsschwindelfrei », formé, nécessairement, du mot admirable créé par le Pasteur Spiesser et qui est, à la fois, d'une couleur superbe et d'une prononciation particulièrement aisée, car, s'il contient quinze consonnes, on n'y trouve que six voyelles et toute la difficulté, dans la prononciation, réside comme on le sait, dans les voyelles. (Voir, sur le mot "Bildungsschwindel", la note page 60).

Pour ces diverses raisons, il sera bon d'ajouter au texte quelques notes explicatives sans doute agréables et certainement utiles aux lecteurs français.

Il est à craindre que les enseignements que l'on doit tirer de la lecture des œuvres du Pr Knatschké n'aient que peu d'action sur les frivoles Parisiens, plus occupés de leurs plaisirs et de leurs snobies que de l'avenir de leur Patrie ; mais il n'en sera certainement pas ainsi des populations de langue française de l'Est et du Nord plus sérieuses (les Belges, par exemple) qui, pour des raisons historiques et philosophiques que tout le monde connaît, doivent se préparer à rentrer dans le sein de la Patrie Allemande, non plus que de celles de l'ouest de la France dont, pour des raisons de haute stratégie maritime, certaines peuvent être appelées, un jour ou l'autre, à faire partie de l'Empire Allemand comme la Pologne et le Schleswig Danois. Il ne peut, en effet, échapper à personne que l'Empire aurait un intérêt de premier ordre à posséder un port militaire à Brest et un centre de ravitaillement à La Rochelle (1).

---

(1) *En dehors de toute considération militaire, le fait qu'il existe dans un mot du dialecte saintongeais (comme d'ailleurs dans la langue marocaine) une consonne dont la prononciation est essentiellement allemande, indique clairement une communauté d'origine suffisante pour justifier, aux yeux d'un véritable Allemand, l'annexion de la Saintonge à l'Empire, annexion dont l'idée commence à se faire tout naturellement jour dans les milieux Pangermanistes. (Voir le Petit Traité de Prononciation Allemande, Art. Ch. doux, p. 9.)*

Quant à nos populations de Lorraine qui ne comprennent pas encore assez combien leur retour au foyer Germanique leur procure un sort enviable, elles me remercieront, je n'en doute pas, d'avoir mis à leur portée ce magnifique spécimen de la Pensée Allemande, du Style Allemand, des Vertus Allemandes, de celles surtout qui, dans l'Allemagne de nos jours, paraissent l'emporter sur toutes les autres : la modestie, l'esprit de justice et le tact Allemands.

Il est inutile de parler de la Loyauté Allemande : elle est si universellement appréciée qu'elle a donné lieu à une expression proverbiale : « Querelle d'Allemand. »

Dr H. P. Colli — Paris
Correspondant parisien de la Revue
Pangermaniste "*Die Westmarken*".

AVANT-PROPOS

Le Prof. Dr Wilhelm Sie gfried KNATSCHKÉ
KŒNIGSBERG

Parmi tous les savants qui ont traité, ces temps derniers, la question de la lutte culturale Germano-Française, le Professeur Knatschké-Kœnigsberg occupe une place prépondérante. Ses études sur Paris, sur la question de la culture intellectuelle en Alsace, etc., approfondies avec tant de science, une clairvoyance si avertie et le mâle courage Germanique ont fait, à juste titre, sensation en Alsace. Les Alsaciens sont fiers du grand intérêt que prend en eux le célèbre Savant Allemand qui, comme il le dit lui-même : « était, depuis son enfance, suspendu au rêve du retour de l'Alsace par toutes les fibres de son cœur » (1).

---

(1) S'il veut bien faire un effort de sérieux qui l'élève pour un instant à la hauteur de cette belle pensée allemande, le lecteur français lui-même appréciera comme il convient l'éloquence de cette phrase, textuellement extraite d'un article du « *Tag* »

Une courte notice biographique sera certainement bienvenue de tous les « frères reconquis ».

Prof. Dr Wilhelm Siegfried Knatschké, né à Tilsit-sur-le-Mémel, est fils du « Propriétaire-de-maison-d'exportation-de-harengs-conservés », Notable-commerçant, Knatschké et de sa femme Erika, née Knitschky. Il fréquenta le Gymnase de l'endroit (1) et, déjà en sixième, il démontrait, dans une dissertation historique que, précisément, les frontières de l'Empire Allemand devaient être reportées beaucoup plus loin vers l'ouest et que, par exemple, le Comté de Mœmpelgard (aujourd'hui, par corruption, Montbéliard) et Virten (aujourd'hui Verdun) appartiennent à l'Allemagne pour des raisons historiques et juridiques. Ensuite, il étudia la philologie et la langue française à Kœnigsberg (Prusse orientale) où il obtint le grade de Docteur en ces matières.

Son excessive myopie mit malheureusement le Dr Knatschké dans l'impossibilité de prendre part à

---

de Berlin dans lequel l'illustre Professeur reprochait amicalement à Hansi de n'avoir pas rendu une justice suffisante à sa compétence et à ses intentions. (Note du Traducteur).

(1) Pour les nombreux lecteurs français qui ne sont pas suffisamment éclairés sur la civilisation allemande si singulièrement intellectuelle, nous croyons devoir indiquer qu'il s'agit ici, en fait, d'un lycée. Dans les gymnases français, on ne s'occupe que de la culture physique : dans les Gymnases Allemands, au contraire, on ne pratique que la culture de l'esprit. Cela est très significatif. (N. d. T.).

la glorieuse campagne de 1870; mais il enflamma les preux de l'Allemagne et les lança vers des exploits toujours renouvelés, en publiant des poésies patriotiques dans le supplément du dimanche du *Journal de Kœnigsberg*. Depuis ce moment, il n'a pas cessé de s'intéresser, dans ses écrits, de la façon la plus intense, au développement de la Culture Allemande dans l'Alsace reconquise. Il vint même en personne, il y a deux ans, à l'occasion d'un congrès philologique, faire une tournée de deux jours dans les Vosges, à travers l'Alsace, et apprit ainsi à connaître le pays et ses habitants. L'année dernière, une excursion de la « Société-allemande-pour-la-restauration-des-châteaux-en-ruines » le ramena, un jour et une nuit, dans le Pays d'Empire et, à cette occasion, il fit plus ample connaissance avec quelques véritables Vieux-Alsaciens, tels que gendarmes et commissaires de police et aussi avec le vin d'Alsace, de telle façon qu'il doit être considéré, sans discussion possible, comme connaissant d'une façon exceptionnelle la situation de notre pays.

Les lecteurs Alsaciens nous sauront particulièrement gré de leur présenter, en frontispice, un portrait d'un intérêt artistique de premier ordre, qui mettra le Savant Allemand mieux à la portée de leur œil intellectuel.

Grand, les yeux clairs flamboyant derrière les lunettes d'or, les traits caractéristiques du pur Germain encadrés d'une barbe blonde entière, il se tient

là, tel une sorte de géant Teutonique. Tout son être semble s'écrier fièrement : « Civis Germanus sum! ».

Il est représenté dans son milieu familier. Le piano est orné des bustes en stuc des deux princes de notre poésie, entre lesquels une Cruche-à-bière-d'honneur. Au mur, des sentences d'un sens énergique, le portrait du Chancelier de fer et une artistique chromolithographie rendue suggestive par la présence de personnages intéressants bien placés au premier plan. Derrière lui, la table à tapis vert, sur laquelle il est très possible qu'il ait écrit les articles qu'il composa avec tant d'intelligence de son sujet. Il n'est rien dans ce portrait qui ne proclame la Force Allemande et le Loyalisme Allemand.

Une gracieuse apparition dans le domaine de la littérature allemande moderne est Fräulein Elsa Knatschké, la plus jeune fille du Dr Knatschké, et nous ne pourrions pas nous retenir de porter à la connaissance de nos compatriotes les feuilles de son « Journal » tout imprégné de poésie virginale allemande. Elles toucheront particulièrement le cœur des « sœurs reconquises ». Elles se placeront sous l'égide des œuvres vigoureuses de son père, comme la tendre pâquerette pousse contre le tronc puissant du chêne Germanique (1).

---

(1) Pâquerette se dit en Allemand : « Gänseblümchen », Petite-fleur-aux-oies, ce qui montre, une fois de plus, combien l'âme poétique allemande sait trouver des images dont le charme ne peut pas être rendu en français. (N. d. T.).

Nous débuterons par la « Lettre parisienne » que le Prof. Dr Knatschké nous a écrite à son retour de la capitale française. Sa profonde pénétration des mœurs et de la décadence françaises, sa critique sincère et courageuse de la situation de la France sont, plus que quoi que ce soit, de nature à démontrer la colossale supériorité de Berlin aux Alsaciens qui s'obstinent à lui préférer Paris.

HANSI.

LETTRE PARISIENNE

Kœnigsberg, en Mai 1907.

Mon cher Hansi,

Suivant enfin tes conseils répétés, je me suis décidé à diriger, cette année, mon voyage de vacances, avec le Rechnungsrat Lempké, vers la Babylone-Séquanienne, vers Paris. Tu dois attendre de moi que je te peigne mes impressions de voyage, mais il me faut, avant tout, déclarer que nous sommes rentrés tous les deux très désillusionnés et que la réputation de vie mondiale que même, hélas! beaucoup d'Allemands font à Paris, est pour le moins surfaite.

Nous arrivâmes à midi dans la Cité-Séquanienne et nous eûmes le bonheur de trouver, tout contre la gare (en français gare de l'Est, ce qui se prononce Kardläst), le restaurant que notre ami le Conseiller-

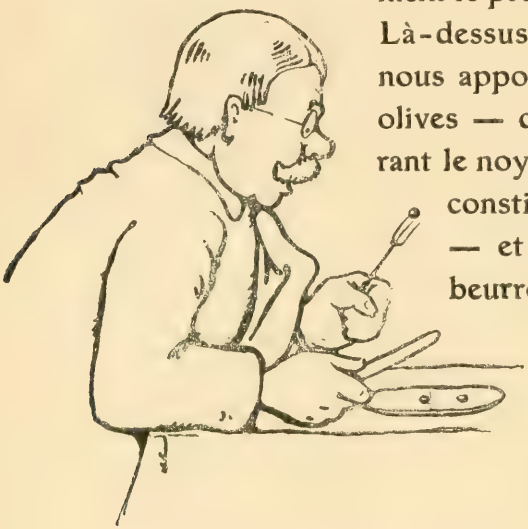
BOUILLON DUVAL
MADELAIN

de-perception de Kœnigsberg nous avait recommandé. Il se nomme Duval et l'hôte est un certain Bouillon (prononcer Bujong), peut-être un descendant de Godefroy de Bouillon? Nous entrâmes. La salle était archi-pleine; nous trouvâmes cependant place à une minuscule table à laquelle un Français était déjà assis. Tout en mangeant, il lisait attentivement un journal et avait devant lui une microscopique petite bouteille de vin rouge. Je me présentai au Français en lui disant : « Mon nom est Knatschké », Lempké fit de même et, voulant m'en imposer par sa connaissance du français, il ajouta avec une inclination courtoise : « Conseiller-de-Calcul ». Nous aurions pu nous attendre à ce que le Français répondît à notre politesse; mais nous nous étions lourdement trompés. Il salua à peine de la tête et continua à lire tranquillement son journal. Voilà donc la politesse française si réputée! Eh bien merci!!

Je ne crois pas me tromper en les considérant comme des chanoinesses...

La servante apporta la carte. A l'inverse des autres Parisiennes, ces servantes étonnent par leur mine sérieuse et sombre, aussi bien

que par leurs manières décentes, et je ne crois pas me tromper en les considérant comme des chanoinesses ou des Sœurs de Charité expulsées et contraintes, dans la France moderne, à gagner ainsi leur vie. Retournons au menu. Celui-ci contenait un nombre de plats tellement colossal qu'il était difficile à un étranger de faire un choix ; aussi indiquai-je simplement le premier de la liste. Là-dessus, la servante nous apporta trois petites olives — dont, au demeurant le noyau était la partie constitutive principale — et un morceau de beurre encore plus petit. Il va de soi que nous eûmes très vite fait disparaître ce ridicule plat de poupée, et je désignai le deuxième plat de la liste. Elle nous servit alors une toute petite sardine ! Avec cela nous étions loin d'avoir apaisé notre faim et, comme je désignais le troisième plat, elle nous présenta, à peu près, la huitième partie d'un hareng moyen ! Nous en avions vraiment assez de ces plats lilliputiens,



Il va de soi que nous eûmes très vite fait disparaître ce ridicule plat de poupée...

aussi le Rechnungsrat se décida-t-il à montrer du doigt ce que mangeait notre voisin le liseur de journal (c'était un petit morceau de veau). La servante dit « essgalopp » et apporta ce que nous désirions. Ce n'est pas sans raison que les Français nomment « Essgalopp » une semblable portionnette de veau : en un clin d'œil elle était avalée, car elle ressemblait

Escalope française.

Gigot de veau allemand avec choux et pommes de terre.

aux épaules de veau que l'on sert dans notre brasserie accoutumée de Kœnigsberg, comme notre Schlossberg au Gaurisankar ! (1).

---

(1) Ce déjeuner laissa longtemps un souvenir pénible au Prof. Knatschké ; cependant, après quelques mois de réflexions sérieuses, ce mot d'escalope lui avait causé une vive satisfaction. Escalope, (Essgalopp), comme il l'orthographie très exactement, de « essen », manger, et « Galopp », qu'il est inutile de traduire : « ce qui est mangé au galop ». L'illustre professeur voit dans le fait que ce mot passé dans l'usage courant est d'une origine germanique récente, ainsi qu'il le pense, l'indice que

Pendant ce temps, notre voisin avait fini de manger et, comme il se levait de table, nous lui adressâmes, à la façon des gens bien élevés, un amical « Repas ! », ce qui veut dire : « Mahlzeit ». Encore une petite inclination de tête et ce fut tout. Que l'on ne me parle plus de la politesse française (1).

Nous n'aperçumes pas l'hôte, M. Bouillon, à qui nous eussions voulu transmettre les compliments du Conseiller-de-perception de Kœnigsberg qui nous avait indiqué son établissement, et nous demandâmes l'addition ; elle était très forte par rapport à l'exiguité du repas. Dès que nous l'eûmes payée, nous nous dirigeâmes, en cherchant notre chemin sur le plan de la ville, vers la principale curiosité de Paris : le Louvre (prononcer Luwer).

---

sous l'influence du grand nombre de touristes allemands, la Culture allemande commence à pénétrer Paris et la langue française à en éprouver les effets. Je ne sais si je dois partager son optimisme; mais je crois que cette observation était à sa place dans cette édition française. (N. d. T.).

(1) Les Français ignorent cette coutume si courtoise, comme beaucoup des autres coutumes courtoises dont le peuple allemand a la spécialité, et qui consiste à souhaiter une bonne digestion à celui qui vient de bien manger ou que l'on suppose tel. « Wünsche Ihnen eine gesegnete Mahlzeit » — familièrement « Mahlzeit » — ce qui indique, en même temps que la courtoisie allemande, le profond esprit religieux allemand; car cette phrase, que les Français traduisent inconsidérément : « Grand bien vous fasse », signifie exactement : « Que votre repas soit béni ». (N. d. T.).

Le Louvre se compose, comme on sait, de deux parties que je désignerai par A et B, et qui sont séparées l'une de l'autre par une rue. Dans la partie A tout est à vendre, même les bronzes d'art et les très belles peintures que l'on voit au premier étage

Les diamants de la Couronne constamment gardés par un officier supérieur de la Marine...

et qui sont traitées dans le genre des paysages en belle chromolithographie que l'on admire dans les intérieurs allemands. Cette partie du Louvre res-

semble aux grands magasins berlinois de Tietz ; mais nous eûmes à y regretter l'absence de ces savoureux petits pains, si diversement fourrés, dont nous nous étions tant régalés à Berlin et qui ne coûtent que dix pfennig.

Dans la partie B est conservé le trésor de l'Etat Français : « les Diamants de la Couronne », qui sont enfermés dans une caisse de verre et constamment gardés par un officier supérieur de la marine. Notre cœur se serra à la pensée que ces joyaux avaient été en notre pouvoir et qu'ils auraient pu enrichir l'Arsenal de Berlin d'un précieux trophée de victoire ou produire, par leur vente, le prix d'un cuirassé. En outre, il y a là de vieilles statues et des tableaux anciens que les brigandages de Napoléon ont arrachés aux pays qui en étaient les légitimes propriétaires, ainsi que le dit si bien M. Karl Eugen Schmidt, correspondant parisien de la Strassb. Post.

La richesse de la France semble profiter peu aux œuvres rassemblées au Louvre : pas un seul des tableaux n'est restauré et, à ce point de vue, cette collection ne peut supporter aucune comparaison avec la « Berliner Galerie » dans laquelle toutes les peintures ont été rajeunies d'une façon si éclairée et si brillante. Te rappelles-tu, par exemple, comme à Berlin les fonds des Primitifs ont été bien redorés à neuf? Quant aux grands maîtres des temps présents : Bœcklin et Hans Thoma, le Louvre n'en contient aucun ! Au rez-de-chaussée, dans une petite salle, se

trouve la célèbre Vénus de Milo... On sait que depuis de longues années, les deux bras manquent à cette œuvre d'art et il ne semble pas non plus qu'on ait fait la moindre tentative pour la compléter. Cependant, n'importe quel professeur Allemand de l'histoire de l'Art démêlerait, en rien de temps, ce que devrait être la statue. Et quel aspect

Au rez-de-chaussée, dans une petite salle, se trouve la célèbre Vénus de Milo...

Étudiants Français. Étudiants Allemands.

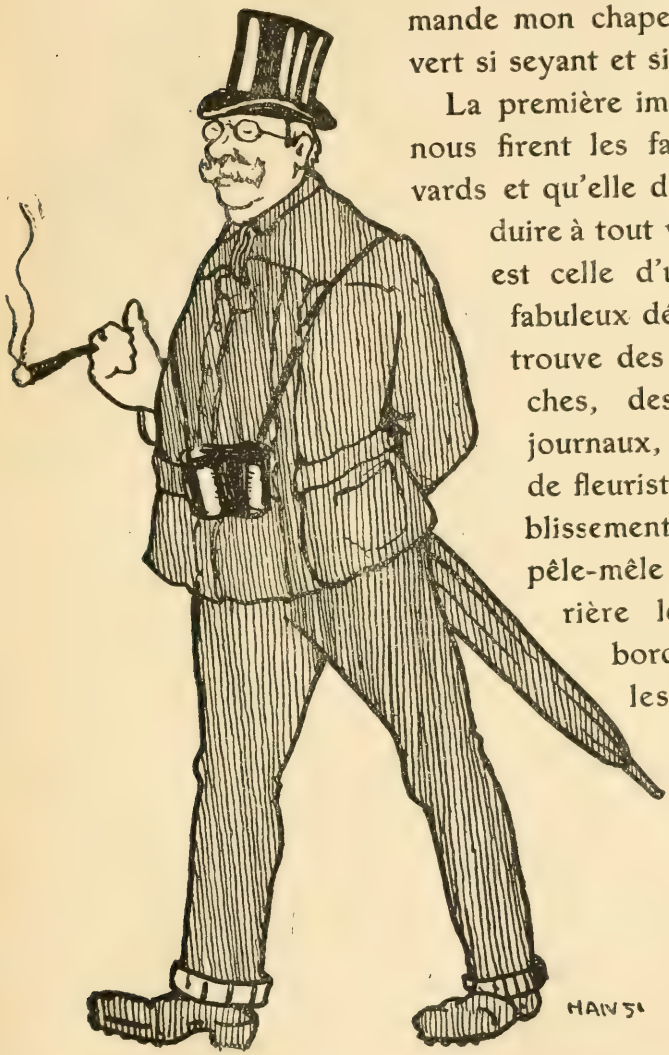
étonnant ne prendrait-elle pas si un Bodo Ebhard (qui restaura si bien le Haut-Kœnigsbourg), se chargeait de la remettre à neuf.

Après avoir expédié ainsi la partie de notre voyage consacrée à l'histoire de l'Art, nous traversâmes la Seine et allâmes au quartier des étudiants dit quartier latin (prononcer Kartiélatäng). On trouve partout des étudiants dans les rues ; ils semblent passablement fatigués par la vie de bohème qu'ils mènent constamment, vont habituellement de compagnie avec des étudiantes et emploient tout leur temps à boire du café, à jouer aux cartes et à lire des journaux. Quant à l'entrain juvénile, religieux et gai de nos associations d'étudiants : aucune trace !

Alors, comme nous voulions étudier à sa source même le mouvement de la vie parisienne, nous allâmes sur les boulevards (prononcer Bulwarts). Pour se mettre à la mode de Paris, le Rechnungsrat acheta à la chapellerie Délion (prononcer Déliong) un chapeau cylindre dernier style qui, vraiment, lui donna l'air, à s'y tromper, d'un véritable boulevar-

dier ; quant à moi je ne pus pas me résoudre à sacrifier à cette mode non-allemande mon chapeau de feutre vert si seyant et si commode.

La première impression que nous firent les fameux boulevards et qu'elle doit bien produire à tout vrai Allemand est celle d'un énorme et fabuleux désordre. On y trouve des colonnes affiches, des kiosques à journaux, des boutiques de fleuristes et des établissements de nécessité, pêle-mêle les uns derrière les autres, au bord du trottoir ; les gens peuvent, à leur gré, prendre la droite ou la gauche ; bref, les Parisiens n'ont pas l'air de se douter de ce qu'est la police de la



Un chapeau cylindre qui lui donna à s'y tromper l'air d'un boulevardier accompli...

Les deux mains au fond de sa culotte, il flânait...

rue et une comparaison avec Berlin serait pour la Cité Séquanienne absolument écrasante.

La circulation déjà si difficile est encore gênée par un amas de décombres qui se trouve au beau milieu de la chaussée. Ne seraient-ce pas les ruines de cette Bastille dont parle notre guide?

Nous nous assîmes devant un café dont les chaises étaient également placées sur le trottoir, et nous apprîmes à connaître la façon abominable dont on sert la bière à Paris. Je traiterai cette question d'une façon plus approfondie dans un paragraphe ultérieur.

De là, nous pouvions en toute tranquillité d'esprit observer le mouvement parisien. Je t'ai déjà donné mon opinion sur l'armée française lors de notre excursion à Gérardmer où nous rencontrâmes deux soldats. Cette impression foudroyante fut encore fortifiée, hier à Paris, par un regard jeté sur un de ces militaires dits « zouaves ». Un bonnet rouge sur la nuque, la veste ouverte parce que tous les boutons manquaient et les deux mains au fond des poches de sa culotte trop large, il flânait dans la

rue; ce fut un spectacle inimaginable pour nos yeux accoutumés à la correction tranchante de l'armée allemande.

Le Boulevard est également peuplé d'une foule de camelots (que l'on nomme aussi apaches) et dont

Ils vendent des cartes postales immorales...

un grand nombre ont appris à parler parfaitement l'allemand et l'anglais pour faire croire que ces rebuts de l'humanité viennent de l'étranger. Ils vendent des journaux et des cartes postales immorales (j'en ai acheté quelques-unes pour les montrer à notre table

réservée de la Lœvenbräu, comme une preuve accablante du profond degré d'immoralité où est tombé le peuple français).

En dehors des soldats et des apaches, nous avons vu quantité de Parisiennes. Les Parisiennes appartiennent, pour le plus grand nombre, au demi-monde. Elles sont, à notre sentiment, petites, maigres, pâles, fardées et attifées d'une façon extraordinairement peu pratique. On voit si bien, qu'à l'inverse de la noble Matrone allemande, toute la pensée des Françaises est absorbée par la passion du clinquant et des futilités.

Cependant la nuit était tombée. Le Rechnungsrat ayant acheté d'un camelot un livre en langue allemande : « Paris la nuit », nous décidâmes de nous confier à ce guide pour étudier la vie parisienne tout en visitant, par ordre alphabétique, ou (ce qui aurait été plus pratique) par ordre numérique, les établissements qui y sont indiqués. Cependant, nous n'eûmes pas fait trois pas que nous vîmes quelque chose d'inouï. Une fillette à peine sortie de l'école (elle portait encore les cheveux dans le dos et un cartable à la main) passa au bras d'une dame âgée sur le trottoir, et nous jeta, à nous hommes, un regard amoureux! Le Rechnungsrat en fut indigné; mais, ne tenant plus en place, il prétendit qu'il était indispensable d'étudier le cas de plus près. Je dus le supplier de ne pas se mettre en conflit avec le code pénal allemand, même ici, sur cette terre étrangère, et nous conti-

Une fillette à peine sortie de l'école...

nuâmes notre chemin (1).

Cependant, depuis ce moment, le Rechnungsrat ne cessait d'affirmer qu'il était indispensable d'étudier aussi

(1) Il semble bien qu'en cela le savant Dr Kratschké se soit écarté de la bonne tradition littéraire allemande, qui doit être sacrée à tout vrai Allemand. En effet, lorsque Faust demande à

par la pratique de la vie de Paris, et, comme une coquette Parisienne lui souriait, il l'accosta, se présenta et lui offrit de l'accompagner.

Elle consentit sans beaucoup de cérémonies et le conduisit à un hôtel de médiocre apparence qui était situé dans une rue voisine. J'attendis mon ami sur le trottoir. Au rez-de-chaussée de l'hôtel était un petit magasin joint à un bar et dans lequel j'entrai pour mettre la suscription à des cartes postales illustrées. Qui pourrait décrire mon étonnement lorsque, au milieu d'une société très mêlée, je vis la fillette dont il a été question plus haut qui, assise à une petite table avec un apache, fumait une cigarette et sirotait le poison français : l'absinthe ! Vraiment, en présence d'une pareille éducation de l'enfance, on ne peut plus s'étonner de la décadence de la nation française ! ! Épouvanté, je sortis et bientôt, presque aussitôt, le Rechnungsrat redescendit. La désillusion qu'il avait vécue là-haut paraît bien être la plus forte de toutes

---

Méphistophélès de lui procurer Marguerite, Méphistophélès proteste; mais Faust lui répond : « Cependant elle a plus de quatorze ans », sans rien ajouter et Méphistophélès, sorti du cerveau du grand Gœthe, comme la sage Minerve elle-même du front de Jupiter, ne trouve plus rien à objecter et s'inquiète seulement de la difficulté de l'entreprise. Or, l'héroïne, malgré ses cheveux dans le dos et son cartable à la main, a de toute évidence, plus de quatorze ans (voir son portrait ci-contre); d'autre part, l'entreprise n'aurait présenté aucune difficulté. L'extrême myopie du Dr Knatschké peut donc seule l'excuser de ce manquement à la vraie culture allemande. (N. d. T.).

Il l'accosta et se présenta...

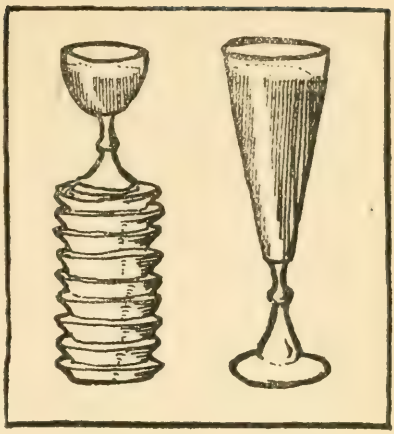
les désillusions que peut causer Paris. Mieux vaut traiter ce sujet verbalement; pourtant je puis bien t'en révéler assez : savoir que l'amabilité proverbiale et le tempérament si vanté chez nous des Parisiennes, n'est rien que cupidité et amour de l'abominable

Mammon!... A partir de ce moment le Rechnungsrat me parut fatigué et découragé.

Nous voulûmes, alors, aller au Moulin Rouge, si mal famé (prononcer Moulängrusch); mais nous le trouvâmes malheureusement fermé ce soir-là. Quelles orgies peut-on bien y avoir célébrées pour que la police parisienne, elle-même, ait dû se résoudre à fermer ce lieu de plaisir... Le Moulin Rouge étant

Je vis la fillette dont il a été question plus haut, laquelle assise à une table, avec un apache...

fermé, nous nous rendîmes à l'établissement dit « Tabaräng ». C'est une salle de danse de la pire sorte : huit dames y dansaient le cancan d'une manière offensante pour le sentiment moral... La danse finie, elles se mêlèrent aux spectateurs. L'une d'elles vint directement à nous et nous adressa la parole en langue allemande! C'étaient des Viennoises qu'un court séjour à Paris avait suffi à faire tomber si bas!



Bock français. et Bock allemand.

Nous visitâmes encore quelques autres établissements et il nous fallut constater que la vie nocturne de Paris est des plus onéreuses. Ici, vingt centimes pour un programme, là dix centimes de pourboire et, à chaque instant, le Rechnungsrat, qui tenait la caisse, se voyait obligé de changer une nouvelle pièce de cinq francs! Partout nous trouvâmes la même dépravation et la même bière hors de prix... Et quelle bière! On la débite dans des petits verres en tulipe qui ressemblent à nos verres en tulipe comme une clochette de muguet à la fleur du Victoria-Régina et, pour cette mauvaise petite quantité de marchandise, l'aubergiste parisien exige trente-deux

pfennig! A cela il faut encore ajouter huit pfennig de pourboire pour que, au lieu du cordial « grand bien vous fasse » de notre bonne-servante-de-table-réservée de la Lowenbräu, le garçon vous crie un sec : Voilà.

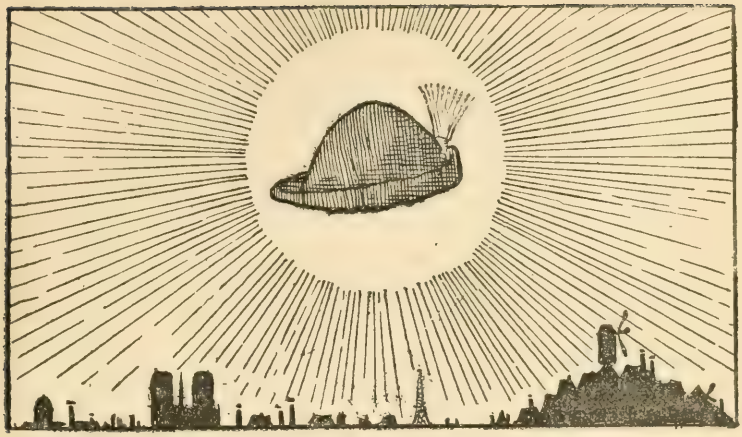
Que nous ne pussions pas tenir longtemps contre une semblable façon de servir la bière, cela va de soi. De grand matin, nous reprîmes le chemin de la Patrie. A la frontière, le Rechnungsrat acheta les journaux allemands et parcourut avidement les dernières nouvelles de la Cour de Berlin, ainsi que les récentes particularités de la retraite du Comte d'Eulenbourg; quant à moi, j'allumai mon cigare et je m'affermis avec orgueil dans le sentiment que j'appartiens à une nation forte, saine, qui a en horreur toute décadence et toute perversité.

Ton dévoué, Professor Knatschké.

LES ALLEMANDS A PARIS

Post-Scriptum à la Lettre Parisienne

FLUCTUAT·NEC·MERGITUR
HANSI



Thème : « Les cent mille touristes allemands qui visitent annuellement Paris doivent, sans se gêner, parler leur langue maternelle, tant à l'hôtel que dans les boutiques .»

Le *Tag*, Berlin (1).

PAR Wotan, je n'y ai même pas pensé lors de mon dernier voyage de Pentecôte à Paris, moi Prof. Dr W. S. Knatschké-Kœnigsberg! Je trouve à l'instant les belles paroles courageuses et bien allemandes ci-dessus, dans un magnifique

(1) Il conviendrait, à plus forte raison, d'ajouter à ce chiffre les cent trente mille Allemands qui habitent Paris à demeure et y possèdent des écoles allemandes; sans parler de la multitude des hétaïres allemandes qui, étant donné les mœurs de la Capitale française, ne peuvent qu'y avoir pris une influence prépondérante. (Voir les statistiques.) Encore une lacune de la noble pensée Schmidtienne à ajouter à celle que relèvera plus bas le savant et clairvoyant Dr Knatschké. (N. d. T.).

article du parfait Allemand Eugen Schmidt-Paris : « La Langue-Allemande à Paris », publié par le *Tag* de Berlin et que reproduit l'excellente revue pangermaniste *l'Écho*, n° 1310. L'auteur exhorte avec raison les touristes allemands qui visitent Paris, à laisser chez eux la modestie et la politesse allemandes, devenues proverbiales, et à se servir seulement et uniquement de leur belle langue maternelle. Enfin, voilà une pensée exprimée avec le mâle courage germanique le plus pur ! Et comme les Parisiens en prendront vite l'habitude et apprendront docilement notre langue, dans leur propre intérêt, à la vérité, car les Parisiens et surtout les Parisiennes savent très bien que le pantalon de drap vert de l'Homme Allemand recèle une bourse bien garnie d'argent dans laquelle il puise, le plus souvent, avec une libéralité toute germanique. Que l'on songe seulement au bel argent qu'il laisse annuellement à Paris en cartes postales transparentes ou non, en presse-papier-souvenir, en cols de celluloïd, etc., etc. (1).

Cependant il ne sera pas toujours facile de se

(1) Il faut reconnaître que l'on trouve à Paris des Presse-papiers et pelotes à épingles charmants et de prix abordables tels que ceux qui représentent la Tour Eiffel en zinc nickelé ou en cuivre doré. Les Parisiens se demandent quelquefois pourquoi on en voit un si grand nombre dans les boutiques des quartiers fréquentés par les touristes. C'est qu'ils ignorent les prédilections du public allemand qui sait, avec une sûreté de goût qui déconcerte, distinguer et choisir ce qui est réellement artistique. (N. d. T.).

faire comprendre. En vérité, l'emploi de la Parole-Allemande ne rencontrera que peu de difficulté tant qu'il ne s'agira que d'acheter des cartes postales illustrées ou de faire renouveler son bock; mais il n'est pas admissible qu'un véritable Allemand emprunte, en quelque circonstance que ce soit, un seul mot à la langue de l'ennemi héréditaire, de telle façon qu'il nous faut, de toute nécessité, traduire en allemand le nom des innombrables rues, places, etc., de la Capitale welsche. Voilà en quoi la belle pensée de Karl Eugen Schmidt-Paris présentait une lacune regrettable!

Je vais, avec l'aide d'un petit guide du touriste, m'efforcer de démontrer comment la traduction du nom de toutes les voies publiques de Paris peut être opérée.

Prenons d'abord le nom « Boulevard »; mais, boulevard n'est rien autre que le bon vieux mot allemand Bollwerk, que les Français nous ont ravi avec tant d'autres choses (étymologie : Bollwerk, Bollewart, Boulevard). Sachant cela, aucun Allemand digne de ce nom n'hésitera un instant à employer, même à Paris, la bonne forme originelle allemande de ce mot.

Maintenant, partons du Grand Opéra, nous avons à notre droite le Boulevard des Capucines que nous appellerons Kapuziner-Bollwerk. A main gauche est l'enfilade comprenant le Boulevard des Italiens : Italiener-Bollwerk, le Boulevard Mont-

martre : Marderberg-Bollwerk, le Boulevard Poissonnière : Fischreiches-Bollwerk (1) et enfin le Boulevard Bonne-Nouvelle : Gute Nachrichten-Bollwerk. Continuons : nous arrivons au Boulevard Saint-Denis : St-Dyonisius-Bollwerk et au Boulevard Saint-Martin : Martins-Bollwerk; mais nous pouvons aussi faire un tour (qui sera particulièrement intéressant si nous le faisons la nuit) dans le Quartier Latin où nous arriverons par le Pont Saint-Michel : Michels-Brücke qui traverse la Seine (à droite, jolie vue sur Unsere liebe Frau (Notre-Dame) (2). Du Michels-Bollwerk, prenons à droite le Boulevard Saint-Germain. Peu d'Allemands et bien peu de Français prononcent correctement ce nom (on sait qu'il faut le prononcer : Bullwart-Sängschermäng). Nous nommerons ce boulevard le St-Germanus-Bollwerk ou, plus simplement, le Boulevard Ger-

---

(1) Fischreiches-Bollwerk ou Boulevard Poissonneux. Il est permis de se demander d'où vient ce nom, à moins que l'immoralité bien connue des Parisiens ne les ait amenés à se faire gloire de l'abondance sur cette voie publique des hommes inavouables auxquels ils se plaisent à donner on ne sait trop pourquoi, le nom d'un poisson que l'on mange à Paris avec du beurre fondu et des fines herbes, ce qui constitue, d'ailleurs, un plat fort agréable, quoique non allemand. (N. d. T.)

(2) Sur la Seine, se trouve un autre pont dont le nom constitue, non seulement un manque d'égard, mais encore une véritable provocation pour les « cent mille touristes allemands »; nous voulons dire le pont d'Iéna. Pour nous, il s'appellera, cela va de soi, pont de Sedan. Dr W. S. K.

manique, soit Deutsches-Bollwerk. On y trouve l'église de Saint-Germain-des-Prés : St-Germanus-auf-den-Wiesen (1).

Retournons au Grand Opéra et prenons à main droite le Kapuziner-Bollwerk et le Magdalenen-Bollwerk; nous voici à la place de la Concorde : Eintrachtsplatz. De là (à gauche, jolie vue sur les Tuileries : Ziegeleien), nous arrivons directement par les Champs-Elysées : Elysäische-Gefilde, à la place de l'Etoile, Sternen-Platz, et, plus loin, au Bois de Boulogne ou Bolonesisches-Holz (très jolies allées forestières ombreuses, bien qu'en raison du grand nombre des voitures qui y circulent en désordre, il y ait lieu pour les myopes de se tenir sur leurs gardes. — Porter avec soi ses provisions de bouche parce que les restaurants y sont chers). Une autre excursion très intéressante nous conduit à

---

(1) Ne pas confondre avec St-Germanus-in-der-Milch (Saint-Germain-en-Laye). Dr W. S. K.

Cette note du célèbre Professeur montre, une fois de plus, l'infériorité de la méthode verbale pour l'enseignement des langues vivantes. Le Dr Knatschké a entendu le vocable, mais ne l'a pas vu écrit et l'a confondu avec « lait ». St-Germanus-in-der-Milch veut en effet dire : Saint Germain dans le lait Combien le Gouvernement Impérial Allemand a raison d'interdire le plus qu'il le peut l'usage entre Alsaciens du français défectueux qu'ils parlent par tradition et d'envoyer en Alsace, pour y enseigner le français, des professeurs choisis parmi les plus érudits de la Prusse Orientale qui, ne l'ayant jamais entendu parler, ne sont pas exposés à commettre de pareilles confusions. (N. d. T.).

Montmartre, pour nous Marderberg. Du boulevard Bonne-Nouvelle, Gute Neuigkeits-Bollwerk nous prenons à droite la rue du Faubourg-Montmartre : Marderberg-Vorstadtstrasse et la rue Fontaine : Brunnen-Strasse, pour atteindre la place Blanche : Weisser-Platz.

A vrai dire, on trouve bien là-haut quelques noms tels que Clichy, Rochechouart, qui se laissent difficilement traduire. Nous n'avons, tout simplement, qu'à les remplacer par des dénominations allemandes comme nous l'avons fait pour les noms de lieux en Alsace (par exemple : Schnierlach en remplacement de Lapoutroie) et il faudra bien que les Parisiens s'y accoutument aussi.

Parmi les curiosités, il y aurait à nommer la Tour Eiffel : Der Eiffel-Turm; la Morgue : Das Leichenhaus (très intéressant, pas de pourboire); le Jardin d'acclimatation : Der Angevöhnungsgarten et différents théâtres, parmi lesquels le Moulin Rouge : Die Rotemühle (prévenir à l'hôtel qu'on ne vous attende pas); la Cigale : Die Grille; les Folies Bergère : Die Schäferischen Verrücktheiten (cher, mais bon). Quant aux salles de spectacle, je me bornerai à nommer celles qui donnent des pièces de mœurs spécifiquement parisiennes dont l'immoralité nous révolte, nous autres Allemands, mais que nous ne pouvons pas nous dispenser d'aller voir. Ce sont le Palais Royal ou Kgl. Schlosstheater; l'Ambigu ou Zweideutiges Theater et le Vaudeville qui se germa-

nise de la meilleure façon en Stadtkalbtheater (1). Et maintenant, c'est aux Allemands qui viennent à Paris qu'il appartient de mettre à exécution la pensée exposée par Karl Eugen Schmidt et par moi, pour le plus grand bien de la vraie culture Allemande et, au moins autant, pour le plus grand bien des Parisiens eux-mêmes, car, partout où la langue Allemande et les mœurs Allemandes se trouvent introduites, il reste évident que l'usage de la Parole Allemande devient synonyme de relèvement de la morale et de la moralité : que l'on songe seulement à nos colonies ! (2).

Que notre idée se réalise et, bientôt, la Babel-Séquanienne cessera de mériter son nom et se rappro-

---

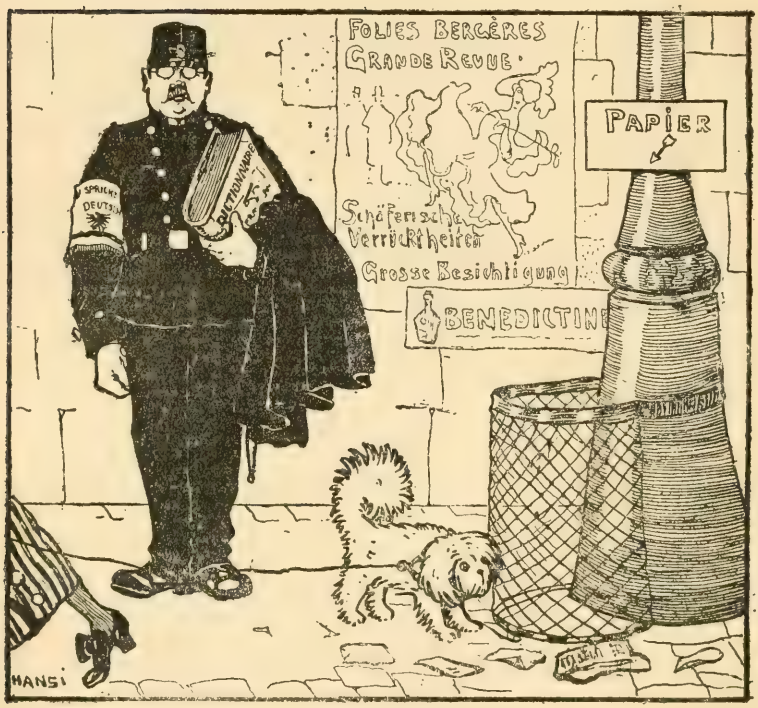
(1) Stadtkalbtheater signifie bien, à la vérité, Théâtre-du-veau-municipal ; mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à si peu, quand on défend une cause telle que celle dont le savant Dr Knatschké s'est fait le noble champion. D'ailleurs, on doit reconnaître que cette tentative de Germanisation en vaut bien tant d'autres.

(N. d. T.).

(2) On objectera peut-être certains actes, malheureusement trop connus, de prétendue cruauté, ou certains scandales tels que l'affaire Putkammer prise entr'autres; mais il importe de considérer que Son Excellence M. Jesko de Putkammer et les héros des autres affaires dont on pourrait exciper contre la théorie très justifiée de l'illustre Dr Knatschké sont de haute noblesse Prussienne et, par conséquent, ne peuvent pas être jugés d'après la mesure commune. Il n'est digne que des Français dégénérés de juger les hommes sur leurs actes et non d'après leur origine et leur rang. (N. d. T.).

chera, dans la mesure du possible, de notre Berlin qui occupe dans le monde, au point de vue des mœurs, une situation absolument spéciale.

Prof. Dr W. S. Knatschké-Kœnigsberg,



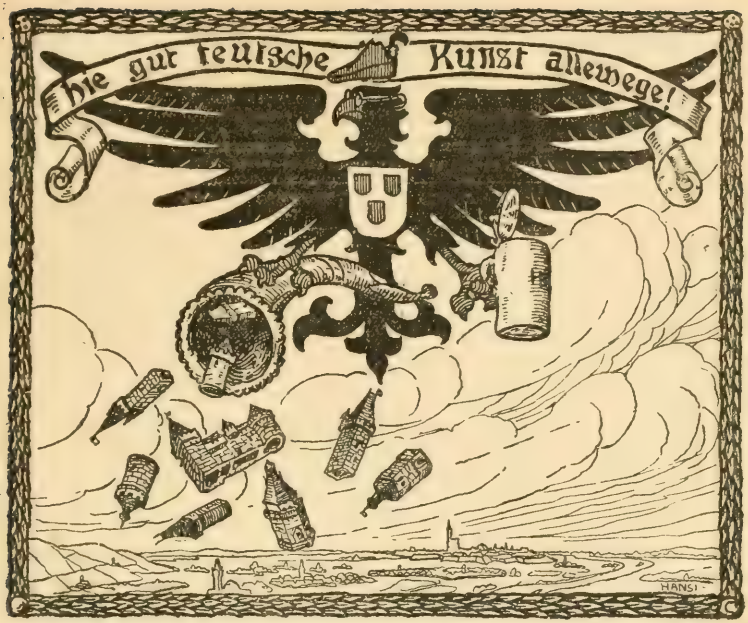
L'agent interprète.

LE PROBLÈME

de la

Culture Germano-Française en Alsace dans ses rapports avec l'Art Allemand

---



On a beaucoup écrit, dans ces derniers temps, sur l'Alsace et nos frères reconquis, soit en se plaçant à ce ridicule point de vue « schovinistiquement » français des « Mauritius Barras, Renatus Bazäng » et autres écervelés, soit avec une sûreté scientifique et une perspicacité permettant de juger en toute connaissance le pays et ses habitants. Parmi les écrivains de cette dernière école, je dois mentionner particulièrement mon collègue Herr Prof. Rein-Iéna qui a traité la question d'une façon magistrale, dans le *Tag* de Berlin.

Il est juste d'indiquer, comme second champion de la Culture Allemande, le célèbre pasteur alsacien

Hans Spieser qui fait rayonner sa lumière du fond de la vallée de Munster et qui, grâce à la limpide flamme de ses écrits exempts de « *Bildungsschwindel* » a illuminé, d'une façon éblouissante, le problème de la culture intellectuelle en Alsace. C'est lui qui, malgré le labeur accablant de sa charge, a trouvé, dans un effort grave et obstiné, le moyen de créer, de forger pour l'éternité, le beau mot : on devrait dire le mot vengeur de « Bildungsschwindel » (1).

Une autre thèse dans laquelle le sujet a été creusé jusqu'à l'épuisement, avec l'application alle-

---

(1) Ce mot, pris entre mille non moins significatifs, suffit à montrer de quelle ressource inestimable est, pour la langue allemande, la faculté qu'elle laisse à chaque penseur de composer des mots à son gré. Celui-ci est formé de deux vocables dont l'un indique une idée d'éducation, de culture, de civilisation, etc., et l'autre une idée de vertige, de folie. Ces vocables une fois assemblés, on ne sait plus exactement ce qu'ils veulent dire, mais quels avantages ! D'abord, l'auteur peut exprimer d'une façon honorable une pensée, sans être bien sûr de la comprendre lui-même, ce qui serait impossible en français parce que l'on s'en apercevrait tout de suite ; en outre, le lecteur cherche le sens du mot nouveau, ce qui est un exercice philologique de premier ordre pour son intelligence. S'il ne trouve pas (ce qui n'a aucune importance) le sens auquel l'auteur a peut-être pensé il en trouve toujours un à sa convenance ce qui est l'important. Dans ce mot lapidaire « Bildungsschwindel », il suffit qu'il se forme, à son gré, une idée personnelle aboutissant, par le mépris de tout ce qui est français, à la glorification de tout ce qui est allemand. C'est là, personne ne pourra le nier, une supériorité colossale de la langue allemande. Jamais on ne pourrait en faire autant en français. (N. d. T.).

mande et la profondeur allemande, se trouve exposée au cours des articles publiés par l'avocat Dr Ruland dans la « *Strassburger Post* » (1).

Les trois facteurs de la germanisation.

Bien que la malveillance ait répandu le bruit qu'en fait d'Alsaciens, le Dr Ruland n'a jamais fréquenté que les officiers des garnisons allemandes, il est aisé de voir, par ses œuvres, qu'il n'a jamais redouté de

(1) Voir la « *Strassburger Post* », nos 699, 701, 703, 705, 709, 900 et beaucoup d'autres.

se mêler à la population alsacienne pour apprendre à la connaître jusqu'à pénétrer les replis les plus secrets de son âme. Dr Ruland établit les différents facteurs qui peuvent contribuer à la germanisation; il les énumère ainsi : 1° Le Gendarme; 2° Le Club Vosgien; 3° La Musique Allemande.

Dans le cadre de la thèse Rulandienne est ce point de vue particulier : la « Musique Allemande », joint aux autres à valeur égale; mais moi, je l'en détacherai, j'étendrai la « notion musique » et je rechercherai dans les lignes qui vont suivre comment et dans quelle proportion l'Art Allemand, pris dans son acception la plus générale, a contribué à infuser aux Alsaciens la culture allemande, les mœurs allemandes et le caractère allemand.

On sait que l'Art se subdivise, par ordre alphabétique, en trois parties principales : A, l'Architecture ou art de construire; B, La Musique ou art des sonorités; C, La Peinture (1).

Cette dernière, la Peinture Allemande, malgré l'effort d'un Prof. Seder et de tant d'autres grands peintres allemands, n'a fait en Alsace que des progrès insignifiants.

Nous ne trouvons dans aucun Musée Alsacien les œuvres si profondes d'un Prof. Thoma ou d'un Prof. Defregger, et les industriels de Mulhouse trouvent toujours, malheureusement, du charme aux

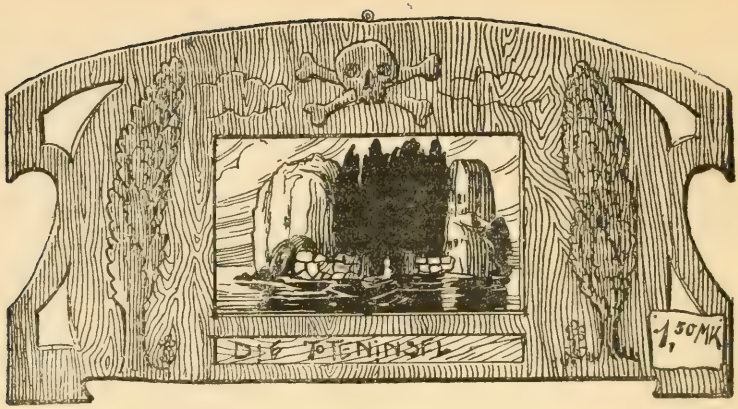
---

(1) Voir le *Dictionnaire de la Conversation*, de A. Meyer.

tableaux insignifiants des innombrables peintres de Paris et les paient des prix inimaginables bien que, le plus souvent, ils ne représentent qu'un tout petit

« Le pauvre petit chien malade »
Célèbre tableau du Professeur Defregger.

paysage que ne vivifie aucune scène intéressante de personnages bien placés au premier plan et que, par conséquent, ils parlent peu à l'esprit. Combien

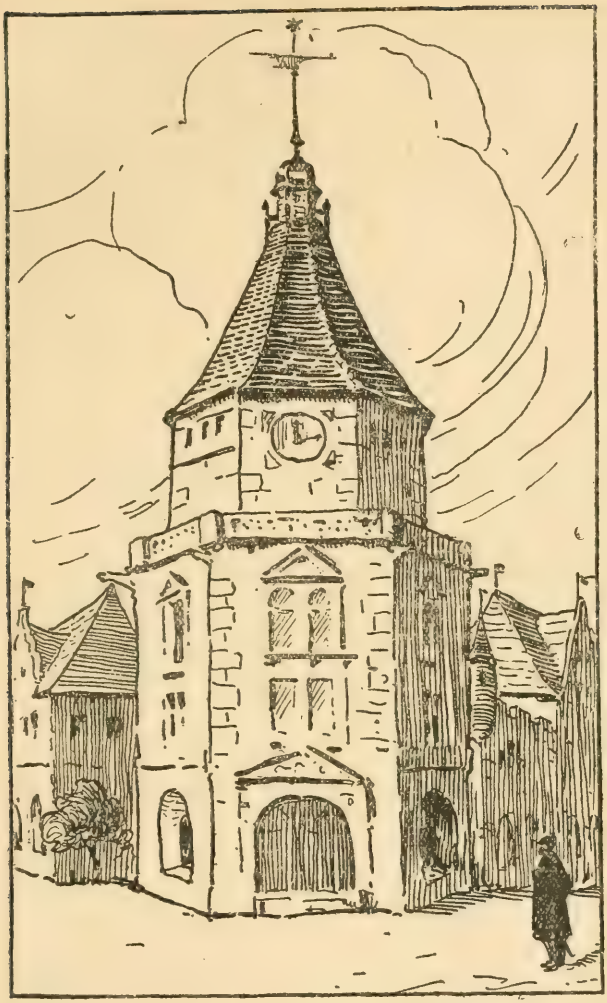


l' « Ile des morts ». Célèbre tableau de Bœklin.

Les Français ne comprendront peut-être pas toute la beauté de cette œuvre, dont le « leit-motif » est repris et amplifié par un cadre modern-style de toute beauté (coût : cadre compris 1 mark 50).

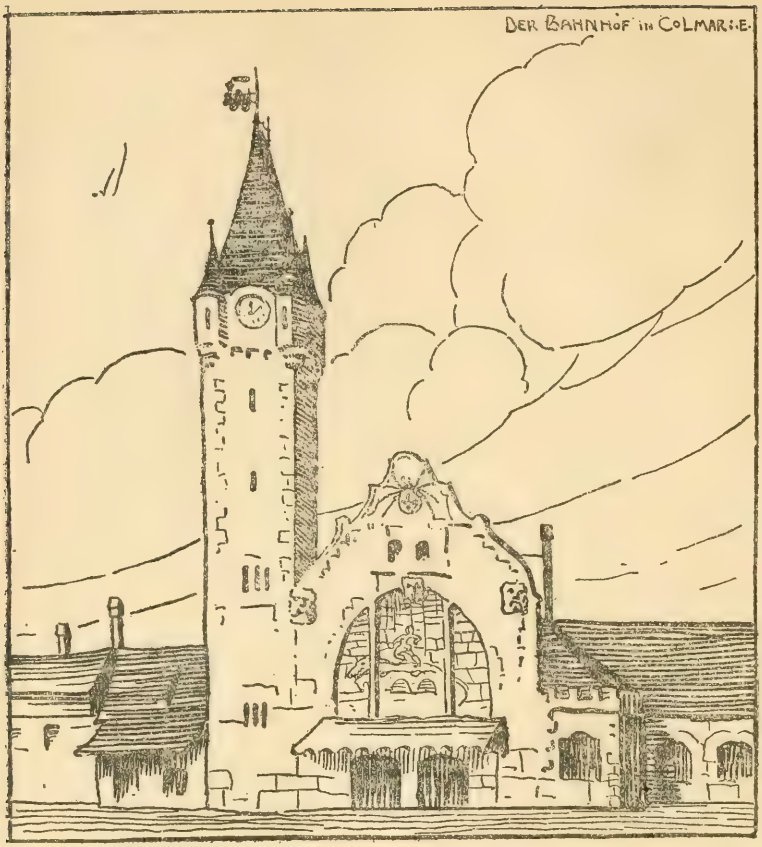
cependant, ils paieraient meilleur marché une belle reproduction en chromolithographie du « Couronnement-de-l'Empereur » de Prof. A. v. Werner, ou du « Pauvre-petit-chien-malade » de Defregger ou mieux encore de l' « Ile-des-Morts » de Bœklin dans son cadre d'un symbolisme si éloquent et si grave. Nous ne pouvons pas nous expliquer que Bœklin soit mort sans que le Gouvernement Impérial Allemand ait songé à récompenser son admirable talent en lui accordant le titre de Professeur !

Il en est tout autrement de l'Architecture ou Art-de-construire. Grâce au goût artistique du gouvernement allemand, l'architecture allemande a remporté une véritable victoire dans les Marches Alsaciennes ; c'est à ce point que, tout entière, elle a dû subir l'empreinte puissante et profonde du plus



Le Palais de Justice à Mulhouse.

Un donjon féodal surmonté du casque à pointe. Par le choix de ces deux motifs l'artiste-architecte a su admirablement symboliser la Justice allemande dans les Marches alsaciennes. Le donjon est complété par des dépendances, gracieusement ornées de machicoulis; c'est là que sont les salles d'audience.



La gare de Colmar, le plus beau monument d'architecture allemande en Alsace. La silhouette de cette construction rappelle fort adroitement une élégante locomotive. A remarquer parmi de nombreux détails charmants la girouette qui, elle aussi, a la forme d'une locomotive. C'est là un trait d'esprit dont bien peu d'architectes welsches seraient capables.

grand événement artistique de ce siècle, événement dont l'Alsace a eu la gloire d'être le théâtre. Ai-je besoin de désigner plus nettement la restauration du Haut-Kœnigsbourg et de son donjon?

Tout le monde sait que l'architecture allemande moderne est caractérisée par le style nommé « Style Babel » ou « Style-Donjon », c'est-à-dire que chaque édifice, que ce soit une gare de chemin de fer, une école ou un tribunal, débute par la construction d'une tour massive et solide. Cette tour est la verticale qui appelle le regard et lui dit : « Voici une construction de l'Etat allemand ». Dans cet ordre d'idées, nous devons citer comme exemples typiques : le Tribunal de Mulhouse, l'Hôtel des Postes de la même ville (Renaissance Allemande ou « Style hérissé », comme tous les Hôtels des Postes d'Alsace) et, alors tout particulièrement, la nouvelle Gare de Colmar qui chante un hymne magnifique à l'Architecture Allemande et qui, en tant qu'édifice modèle, mérite une description minutieuse.

Massive et puissante, la fière tour s'élance vers le ciel et, pour mieux assurer sa défense, quatre tourelles lui sont accolées. A vrai dire, l'horloge ménagée dans la tour ne peut pas se voir des quais d'embarquement, mais il suffit que les fières toitures dominent haut dans les airs : tout le reste est secondaire et fut avec raison considéré comme secondaire par l'architecte (1).

---

(1) Présentée ainsi, la remarque du Prof. Knatschké n'est pas rigoureusement exacte. L'horloge peut très bien se voir des quais. Il suffit pour cela, par exemple, de se placer au bord du quai n° 3, de s'agenouiller le corps tourné vers l'est et de se pencher en avant jusqu'à ce que les mains effleurent le rail.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans le hall de la gare les particularités les plus piquantes et les plus significatives. On sait que l'architecture française se contente d'être belle et de plaire aux yeux. Bien différente est l'architecture allemande : elle écarte avec dédain toute préoccupation de goût, n'y pouvant voir que vanité et « Bildungsschwindel » welsche. L'Architecture Allemande, elle, veut nous instruire et forcer la pensée. De là procèdent ces vitraux d'un symbolisme profond dont l'un ne représente pas par hasard, comme on pourrait le croire, un homme chevauchant un crocodile ou Siegfried tuant le Dragon, mais bien : « La Puissance humaine domptant le Cheval-vapeur » (1).

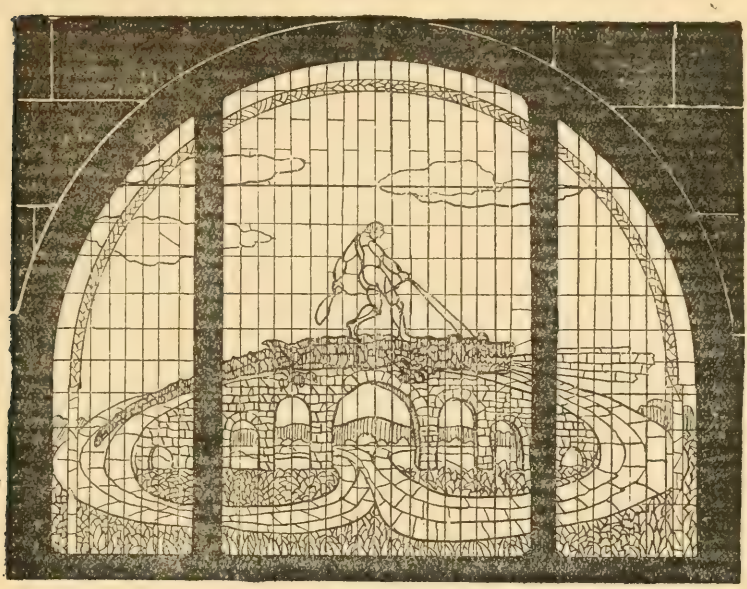
De ce principe primordial de l'Art Allemand procèdent aussi ces admirables chapiteaux qui nous montrent comment il pousse des mécaniciens dans la ramure du Chêne Germanique. Vraiment l'étude

---

Si, dans cette position, on tourne la tête de 90 degrés de gauche à droite et qu'alors on regarde en l'air, on distinguera très bien une partie du cadran. Il faut d'ailleurs reconnaître que, ces derniers temps, l'Administration Allemande des Chemins de Fer, voulant témoigner sa sollicitude aux populations de l'Alsace du sud trop indolentes pour faire l'effort nécessaire à consulter une horloge allemande, a fait placer des cadrans sur la voie. HANSI.

(1) Le vitrail situé en face de cette œuvre d'art est encore d'un sens plus profond et oblige à une méditation plus profonde encore, car après six mois de nuits passées en méditations ardentes il nous a été impossible de nous rendre compte de ce qu'il représente. Dr W. S. K.

d'un édifice semblable doit suffire à ramener dans des voies saines le goût alsacien encore perverti d'affectation et de « Bildungsschwindel » et à con-



Le superbe vitrail de la gare de Colmar.

Sans l'obligeance de l'artiste qui s'est donné la peine d'expliquer son œuvre, nous ne saurions peut-être pas qu'elle symbolise la force humaine domptant la vapeur sur une voie en forme de bretzel ce qui en symbolise la continuité à l'infini. On remarquera avec quel soin de l'originalité l'artiste a renoncé au symbole du cheval-vapeur devenu banal, et l'a remplacé par le « crocodile vapeur » inédit.

vertir les populations de l'Alsace au pur sentiment allemand.

Venons-en maintenant à notre troisième division : la Musique ou Art des Sonorités. Avant 1870, la

musique ne fut cultivée en Alsace que très peu ou pas du tout. A la vérité, il y avait bien quelques-unes de ces sociétés musicales nommées Orphéons; mais elles n'appréciaient pas les chants populaires allemands et n'organisaient ni « Kaiseressen » (ou

Détails d'architecture de la gare de Colmar.

Ces admirables consoles rappellent par la finesse de l'exécution et la beauté de la forme les célèbres cariatides d'Athènes;

mais elles sont supérieures à ces œuvres antiques par la richesse de l'invention et la gracieuse fantaisie qui a présidé à leur composition. Le porteur avec son petit chien, le contrôleur supérieur avec son poinçon, le contrôleur en second avec sa lanterne au milieu des feuillages stylisés, ce sont là des trouvailles dont on chercherait en vain un exemple dans l'art classique.

Mangers-Impériaux), ni Soirées-de-bière. On prétend bien que les musiques militaires ont joué sur les promenades des villes, mais sans être pour les auditeurs une occasion de boire ni de manger. Qu'il ne puisse être question d'aucune jouissance artistique dans de semblables conditions, c'est là ce que sait tout bon Allemand et c'est un inestimable service que la Culture Allemande a rendu à l'Alsace en y introduisant le véritable concert

allemand : celui où l'on boit et l'on mange.

Que tire-t-on en effet de la musique si l'on ne peut en l'écoutant absorber un demi de « Munich » et une épaule de cochon ! Malheureusement, tout le monde ne connaît pas encore en Alsace l'art de combiner la gastronomie avec les jouissances esthétiques et quelques bons conseils d'un pur Allemand ne peuvent être que bienvenus des Alsaciens. Avec un Potpourri-de-chansons-à-boire, par exemple, je proposerai la bière de Munich en cruche avec des harengs « Matjes » (ne pas confondre avec les harengs « Bismarck » dont l'emploi est différent) ; tandis qu'avec un Potpourri-militaire on préfèrera la bière Fürstenberg (Boisson de table de l'Empereur), les saucisses dites Gendarmes et le pain noir de munition.

Comme la musique de Wagner est déjà, par elle-même, assez indigeste, il conviendra, en l'écoutant, de s'en tenir à une bière blonde légère avec quelque chose de digestion facile telle, par exemple, que des concombres confits au sel et à la crème ou un radis noir. Je fais cette recommandation tout particulièrement pour la Marche de Siegfried (1). Un Potpourri

(1) La musique de Wagner a été très perfectionnée depuis un certain temps, surtout par les chefs de musiques militaires allemands et c'est ainsi que l'on a perfectionné, avec les motifs de la partition de Siegfried, un Pas-redoublé des plus heureux qui ne le cède en rien aux plus beaux Pas-redoublés du répertoire militaire allemand. C'est à ce dernier que le savant professeur fait allusion. (N. d. T.).

Chef d'une musique militaire dirigeant le célèbre potpourri « Par le Combat à la Victoire ».

L'exécution de ce superbe morceau symphonique exige de la part du Capellmeister, non seulement un sentiment musical très délicat, mais aussi énormément de courage allemand; car il lui faut garder un sang-froid absolu au milieu des pétards, et autres pièces d'artifices, qui servent à exprimer symphoniquement le bombardement de Strasbourg.

sur Cavalleria Rusticana ou le Trouvère exige, comme complément, la bière brune et la salade italienne.

C'est aux Musiques Militaires allemandes et à leurs chefs (ou Hauboïstes d'Etat-major) qu'ap-

Derr Herr Gendarm.

partient le mérite d'avoir apporté en Alsace la plus noble des jouissances musicales, j'ai nommé le Potpourri (1). Il faut reconnaître qu'en France, on

(1) Malheureusement, il n'existe pas de mot allemand pour remplacer le mot étranger de Potpourri et il faudrait unir nos efforts pour que la « Société-philologique-pangermaniste » prît à cœur de nettoyer au plus tôt nos programmes de concert de

Drapeaux et oriflammes sortent de toutes les fenêtres.

joue aussi des Potpourris (également nommés

---

ce mot étranger. L'expression de « Salade-allemande » ne conviendrait-elle pas? (par analogie avec Salade-italienne). On pourrait dire : Salade-allemande-de-valses, Salade-allemande-de-Lohengrin, etc., etc.

Dr W. S. K.

Sélections) mais ils sont rares et ne contiennent que les mélodies d'un seul opéra. Nous avons, nous, étendu la notion Potpourri : le motif de la Walkyrie s'y mêle à une valse viennoise, laquelle est interrompue, à son tour, par une sonnerie militaire. Bref, il est délicieux d'entendre une semblable musique et il est juste de signaler, avant tous autres, le Potpourri-militaire : « Par le Combat à la Victoire » où, sonneries de trompettes, batteries de tambours, fusées et feux de Bengale concourent à nous donner une puissante idée de la noblesse de l'Art Allemand !

Éclatant et majestueux, il rayonne sur nos Marches alsaciennes : notre architecture a presque conquis le pays; notre peinture la suivra bientôt dans cette voie et notre musique s'y montre unique de son espèce. L'Art Allemand contribuera, pour une grande part, à délivrer nos frères-reconquis de la légèreté welsche, de l'affectation welsche et du Bildungsschwindel welsche; mais nous ne devons pas tout attendre de lui et je ne pourrais pas omettre ce facteur de la germanisation qui est nommé, avec raison à la première place, dans la dissertation Rulandienne : je dis le « Herr Gendarm ».

Celui qui a remarqué, une fois, combien un village alsacien est triste le matin du jour anniversaire de l'Empereur et comment, au contraire, dès que se montre le « Herr Gendarm » drapeaux et oriflammes sortent de toutes les fenêtres, celui-là m'accordera

que, comme je le prétends, c'est Lui qui, malgré la resplendissante supériorité de notre Art, contribue le mieux à imposer au peuple alsacien la vraie, la seule germanisation qui nous importe.

MON VOYAGE

aux Frontières de l'Empire Allemand

ou

Les Fiançailles sous l'Arbre de Noël

(Extrait du « Journal » de Frl. Elsa Knatschké)

Schirme
Glückliche Reise

Kœnigsberg, 20 Décembre.

Ah! que je me réjouis de ce voyage en Alsace, et cependant une profonde mélancolie s'empare de moi quand je songe que demain j'abandonnerai mon cher Kœnigsberg pour aller là-bas, à Mulhouse en Alsace, dans ces Marches étrangères, rejoindre Oncle Max, Tante Lotte, ma chère cousine et amie Hulda et le cher petit Karl, pour passer avec eux la Sainte Soirée! Une fois encore, pour la dernière avant de l'enfermer, j'ouvre mon cher « Album » pour lui confier mes impressions. Les pages encore blanches parleront-elles, dans quelques jours, de l'élu inconnu, de Lui, le Seul, Celui auquel aspire mon cœur?...

Cette dernière soirée a été particulièrement triste, et pourtant Mère avait invité Madame la Rechnungsrat Lempké, le Kanzleirat Langandé et avait

préparé un souper particulièrement délicat à la confection duquel j'avais moi-même aidé. Il y avait des anguilles de mer séchées à la confiture de framboises, des quenelles de Kœnigsberg et, comme dessert, des concombres confits au sel et à la crème avec de la marmelade de pommes. Enfin, pour fêter mon départ, Père envoya Minna chercher pour lui et le Kanzleirat Langanké deux demis de bière (1).

A table, on parla beaucoup de l'Alsace, Kanzleirat a participé à la Glorieuse Campagne et a traversé l'Alsace. C'était un beau pays, disait-il, et il y avait là des montagnes entières couvertes de vignes dans lesquelles on pouvait manger du raisin comme on voulait. (J'espère bien qu'Oncle Max me conduira aussi manger du raisin sur les montagnes).

---

(1) Comme (je l'ai entendu dire en Alsace et constaté par moi-même) les Alsaciennes ne savent pas préparer les mets allemands les plus substantiels et les plus savoureux, je suis persuadée que je causerai une véritable joie à mainte maîtresse de maison alsacienne en indiquant ici quelques recettes choisies parmi les plus importantes. Je commencerai par le plat préféré de mon père : les « Quenelles de Kœnigsberg ». Prenez, en parties égales, de la viande de veau et de porc, un peu d'oignon, quelques sardines ou lamproies de conserve, du chou frisé poméranien, hachez le tout ensemble. Ensuite garnissez soigneusement la casserole de lard, mettez-y le hachis, assaisonnez de sel et de poivre et laissez mijoter une heure trois quarts. Servez en boulettes grosses comme le poing, travaillées comme des Knœdel et, en ajoutant un peu de sucre, de la purée de tomates et de la sauce Maggi, vous aurez un plat des plus appétissants. E. K.

Malheureusement, disait à son tour le Rechnungsrat, il y avait également en Alsace ce qu'on appelait des « Frangtirors » qu'il avait eu souvent à combattre; c'était, disait-il, une abominable bande; mais il l'avait jetée dehors, et maintenant le pays est devenu habitable.

Père connaît très bien l'Alsace; d'abord, d'après le « Dictionnaire de la Conversation »; en second lieu, il a passé quelques jours à Strasbourg. Il me recommanda de me conduire toujours en vraie jeune fille allemande, surtout dans ces contrées qui s'abandonnent encore à l'influence française; car, disait-il, chacun de nous doit travailler dans la mesure de ses forces à ce grand problème cultural : le triomphe de la Germanisation et, lorsque les Alsaciens auront une fois appris à aimer le genre de la véritable femme allemande, ils perdront vite leur amour pour le clinquant français et le « Bildungsschwindel welsche ». Je suis dans ma petite chambre, seule avec mon « Journal », et je fais le serment sacré de me montrer, aux yeux des Alsaciennes, comme le modèle accompli de la pudique jeune fille allemande...

Mon bagage est prêt. Dans une valise pour laquelle j'ai fait une housse portant, brodée au point de marque, cette suscription : « Heureux voyage », sont, bien proprement enveloppés, les cadeaux destinés à tous les êtres chers que je vais retrouver. D'abord, pour Tante Christine qui doit m'attendre

à Berlin, un ravissant « Couvre-Cafetière » en toile, entouré d'une inscription tout à fait spirituelle (et que j'ai trouvée moi-même). La voici : « Le café doit être brûlant comme l'enfer, noir comme le diable, doux comme l'amour ». N'est-ce pas que c'est précieux ? Pour Oncle Max, un coussin-de-canapé avec l'inscription brodée au plumetis : « Ne me dérangez pas ». Pour Tante Lotte, une housse-d'armoire-à linge brodée à jours et portant les vers expressifs :

Il fleurit au vent du soleil,
Il blanchit sur la prairie allemande,
Le voilà sur le fuseau,
L'orgueil de la femme allemande.

Pour chère petite cousine, une blouse « Madeira » en broderie au passé et pour mon petit cousin le Karlchen un sac, avec l'inscription : « Pain blanc », dans lequel il pourra mettre sa tartine de beurre en allant à l'école.

A vrai dire, j'ai préparé en cachette un autre cadeau, un ravissant étui à cigares en bois sculpté et pyrogravé ; je vais l'emporter à toute éventualité. Le trouverai-je là, en pays étranger, Lui ! Lui !!... vers qui s'élançait mon cœur virginal, tandis que je terminais amoureusement cet étui à cigares !...

Berlin, 21 Décembre

VRAIMENT, je m'étais fait une idée plus romanesque des voyages ! Père m'accompagna à la gare ! Mère me mit à la hâte une nouvelle boîte de massepains et de pains d'épices pour sa sœur. Père me recommanda une fois encore de me montrer en Alsace telle qu'une pure jeune fille Allemande et me donna un livre de sa bibliothèque dans lequel il était question des femmes de la Germanie qui, du temps des Romains, préférèrent se donner la mort plutôt que de s'abandonner aux Français ; il disait que je devais prendre exemple sur elles et Mère disait que je ne devais pas manger le massepain pendant le voyage ni oublier d'envoyer des cartes postales aux Lempké et aux Kanzleirat Kalepké. (Ils nous en ont envoyé quelques-unes de Suisse et il est convenable que nous leur rendions la politesse.) Alors ils m'ont embrassée et m'ont enfournée dans un compartiment de dames seules ! Le train partit aussitôt. On connaît par les manuels de géographie la route de Kœnigsberg à Berlin que couvre, depuis huit semaines, une neige épaisse, ce qui ne la rend pas du tout pittoresque. J'essayai de lire, mais le livre était ennuyeux. Alors j'ai mangé un tout petit morceau du massepain

On connaît par les manuels de Géographie la route de Kœnigsberg à Berlin.

et j'ai dormi presque jusqu'à Berlin. Tante Christine était à l'arrivée du train; j'aurais eu bien trop de plaisir à voir les étalages, aussi m'a-t-elle conduite directement au tramway électrique qui nous a portées jusque chez elle. Là, nous avons trouvé du café qu'elle avait préparé et il m'a fallu lui parler toute la soirée de la famille. Elle m'a demandé si nous avions gagné le gros lot pour que je pusse faire un aussi long voyage et a dit que de son temps on n'aurait pas laissé une jeune fille voyager seule et une foule d'autres choses désagréables. Là-dessus, j'ai dit que j'avais mal à la tête et suis allée au lit; demain, à cette heure-ci, je serai déjà en Alsace.

Tante Christine m'attendait à l'arrivée du train.

Entre Berlin et Weimar le paysage n'est pas plus intéressant.

Mulhouse en Alsace, 22 décembre.

ENFIN, je suis arrivée à Mulhouse; cette fois, ce ne sont pas les choses à raconter qui me manquent, mais je dois commencer par le commencement. Donc, ce matin de bonne heure, Tante Christine m'a accompagnée à la gare et m'a naturellement encore fourrée dans un compartiment de dames seules. Seulement à Weimar, je suis descendue pour changer et continuer mon voyage, tout au moins, dans un compartiment-de-non-fumeurs. Je dois dire que de Berlin à Weimar le paysage n'est pas plus intéressant que de Kœnigsberg à Berlin. Plus nous allions vers le sud moins il y avait de neige et, en Alsace, il n'y en avait déjà plus du tout. De Strasbourg, je n'ai pas vu grand'chose, sinon que l'on y

vend déjà, dans la gare, des journaux français et des fruits du Midi. Alors, vient une station qui s'appelle Colmar; là, est une gare neuve d'une beauté surprenante, que l'on a construite très aérée, en raison du climat méridional qui règne dans le pays; même, cela a causé un petit accident : l'employé qui ouvre les portières a été gelé contre le quai d'embarquement et il a fallu verser de l'eau chaude dessus pour le décoller. Là aussi il m'arriva, enfin, une aventure de voyage. Un jeune homme qui, du compartiment voisin, me vit à la portière, est descendu tranquillement et est monté dans mon compartiment. Vraiment, c'était un peu hardi, mais il est si abominablement ennuyeux de voyager seule, que je ne lui en voulus pas beaucoup. Il avait un aspect très singulier, une petite moustache noire, un chapeau de feutre de couleur foncée, une cravate nouée et pas de lunettes. J'ai aussitôt pensé que ce devait être un indigène, c'est-à-dire un Alsacien. Alors il m'a demandé si « Mademoiselle permettait qu'il relevât la glace ». J'ai aussitôt compris qu'il voulait lier conversation, et j'aurais dû, au fond, ne pas lui répondre, parce qu'il ne s'était pas présenté; mais comme je suis venue pour apprendre à connaître le pays et ses mœurs, je lui ai répondu. Alors, il resta quelque temps silencieux, puis il me demanda s'il pouvait fumer. A nouveau, je dis « oui ». Alors il a tiré d'une de ses poches une boîte pleine de tabac; dans une autre poche, il a pris un tout petit carnet, en a arraché une feuille, a

Il me demanda si je venais de loin.

mis du tabac sur la feuille et l'a roulée dans ses doigts jusqu'à ce qu'il en ait fait une cigarette. Je me suis dit que les Alsaciens devaient être de bien pauvres gens pour être obligés de nouer eux-mêmes

leurs cravates et de faire eux-mêmes leurs cigarettes. Alors il a fumé et m'a demandé tout à coup si je venais de loin. Je lui ai dit que je venais de Kœnigsberg. Alors il a dit qu'il devait y faire bien froid. Je lui ai demandé s'il y était déjà allé. Il a répondu que non, mais qu'il avait failli y aller au mois d'août dernier. Je lui demandai pourquoi ; alors il me dit qu'il faisait partie de la Société-protectrice-des-animaux de Mulhouse et que celle-ci envoie toujours un wagon de blé en Prusse-Orientale, à ce moment, pour que les moineaux n'y tombent pas d'inanition pendant la moisson. Là-dessus il a fait une grimace comique ; je demanderai à Oncle Max si c'est un mot d'esprit. Alors, je lui ai demandé s'il connaissait Oncle Max et le lui ai décrit. Là il m'a dit : « Il y en a tant de ceux-là en Alsace qu'on ne peut pas les connaître tous. » Alors nous entrâmes dans une gare. Le jeune indigène dit que nous étions à Mulhouse et m'aida très galamment à descendre du wagon. En même temps, je vis Oncle Max, la Hulda et le petit Karlchen qui venaient à moi. Ils m'ont prise dans leurs bras et baisée, et Hulda surtout était tellement expansive que ce ne fut qu'au bout d'un moment que je pus regarder mes chers parents ; mais c'est qu'ils ont engraissé depuis qu'ils sont en Alsace !

Hulda et le petit Karl se chargèrent des paquets ; Oncle Max prit les devants et nous entrâmes dans la cité Alsacienne. Nous passâmes d'abord sur un

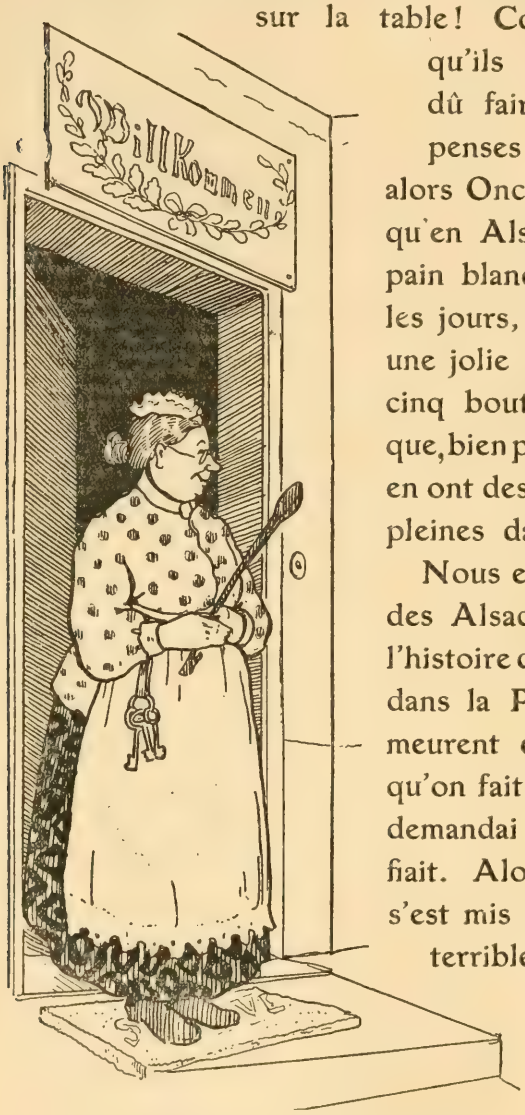
pont, ensuite sous des galeries de style italien (mais comme il faisait déjà nuit je ne pus pas voir grand'-chose), et alors nous prîmes à droite, vers le quartier des Patriciens où habite Oncle Max. Tante Lotte avait placé, au premier étage du logement, un cartouche de bienvenue en carton sous lequel elle nous attendait. Tout d'abord, on s'est complimenté de bon cœur et puis nous sommes allés au souper.

Oncle Max prit les devants.

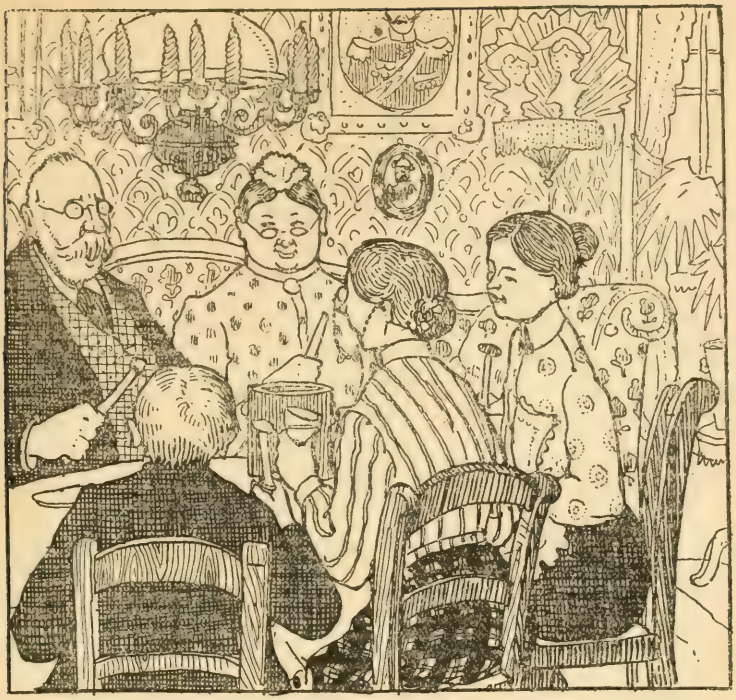
Celui-ci était très abondant, très savoureux et comptait trois services. D'abord, nous avions de la soupe à la saucisse; ensuite des conserves d'anguilles à la gelée de groseilles et enfin du pain d'épices de Nuremberg. La Tante avait été obligée de faire venir ces deux derniers mets de l'Allemagne du Nord, car disait-elle, il est difficile de trouver en Alsace des « délicatesses » un peu fines.

Il y avait aussi du pain blanc et une bouteille de vin sur la table! Comme je disais qu'ils n'auraient pas dû faire de telles dépenses pour moi, alors Oncle Max répondit qu'en Alsace on avait du pain blanc et du vin tous les jours, qu'il avait même une jolie cave-à-vins avec cinq bouteilles dedans et que, bien plus, les Alsaciens en ont des barriques toutes pleines dans leurs caves!

Nous en vînmes à parler des Alsaciens, je racontai l'histoire des moineaux qui, dans la Prusse-Orientale, meurent de faim pendant qu'on fait la récolte, et je demandai ce que cela signifiait. Alors, Oncle Max s'est mis dans une colère terrible et a dit que c'était une grossièreté; qu'il en avait assez des méchantes raille-



Un cartouche de bienvenue sous lequel elle nous attendait.



Alors Oncle Max s'est mis dans une colère terrible.

ries de ces « Wackes » (1) qui ne cessent de représenter les récoltes prussiennes comme ne fournissant même pas de quoi nourrir les moineaux, et les Prussiens comme boutonnant leurs vêtements avec

(1) Wackes : voyous. C'est le terme dont se servent communément les Allemands pour désigner les Alsaciens, comme on dit par dérision : « Welsche » (de Gallus, Gaulois) pour les Français. Bien que cette appellation soit désobligeante, on doit reconnaître, si l'on n'est pas de parti pris, que les Alsaciens ne la méritent que trop par leur obstination incompréhensible à conserver les manières françaises et par le peu de cas qu'ils affectent de faire des bienfaits de l'occupation allemande.

des clous et laçant leurs chaussures avec des brins d'osier; que le Gouvernement se laissait vraiment trop braver par ces Têtes-de-Français; que ces gens devenaient de plus en plus insolents; qu'il en avait assez de ces brocards alsaciens et qu'il allait aussitôt, à sa brasserie, adresser une note à la « *Strassburger-Post* » et demander, une bonne fois, combien de temps encore les Allemands supporteraient une pareille insolence! Alors, il s'est levé et est sorti en faisant claquer violemment la porte. J'en étais naturellement très triste et me suis excusée d'avoir été cause de la colère d'Oncle Max, mais la Tante répondit que cela n'avait aucune importance, qu'il faisait toujours ainsi quand il voulait aller à la Brasserie; que quand quelque chose l'irrite il rédige une note pour la « *Strassburger-Post* », la signe « Un vieil Alsacien » et qu'ensuite tout rentre dans l'ordre. Là-dessus la Tante est allée au lit; mais Hulda et moi en avions bien trop à nous raconter et Hulda m'a appris une chose très intéressante, c'est qu'elle s'est fiancée secrètement à un Surnuméraire-supérieur-des-postes... Mais je suis trop fatiguée aujourd'hui pour en écrire plus long.

Mulhouse, le 23 Déeembre.

HULDA m'a réveillée de bonne heure aujourd'hui et m'a embrassée, et m'a dit qu'il avait gelé pendant la nuit et qu'alors nous pourrions bientôt aller patiner... et qu'alors elle dirait à son Otto d'amener son ami. Nous avons bu du café et alors nous sommes allées nous promener et nous avons visité Mulhouse. Mulhouse est une très belle ville dont les rues sont très propres, mais Hulda m'a dit qu'il n'en avait pas toujours été ainsi et, qu'avant 1870, il y avait plus d'un mètre d'ordures dans les rues. La rue principale porte un nom extraordinaire. Au lieu de se nommer rue de l'Empereur comme dans les autres villes, elle s'appelle « rue du Sauvage ».

On y voit de merveilleux magasins de modes et Hulda m'a dit que tout y était fait à la « fassong » de Paris; les Alsaciennes de Mulhouse s'habillent presque toutes à la « fassong » de Paris; il est même arrivé qu'une Alsacienne de Mulhouse allât à Paris, rien que pour faire changer de place des boutons. Alors, nous sommes arrivées sur une place; là, se trouve l'hôtel de ville. C'est une vieille bâtisse qui n'a même pas une tour! Alors Hulda me dit qu'il fallait absolument que je visse la Poste, que c'était le plus bel édifice de Mulhouse. Alors nous avons

Alors Hulda rougit et laissa tomber une pâquerette...

repris la rue du Sauvage, ensuite nous sommes passées sous les arcades à l'italienne, et là nous sommes arrivées à un lac carré qui doit être très pittoresque en été, car alors, il y nage des cygnes. A côté de ce lac se trouve la Poste. C'est vraiment un très bel édifice avec une superbe tour; mais j'ai de suite remarqué pourquoi Hulda avait tenu à m'y conduire. Il était justement midi et demi et alors il en sortait un Monsieur qui est passé près de nous et a salué profondément. Alors Hulda a rougi et a laissé tomber une pâquerette dont elle s'était munie en sortant; comme nous étions passées très vite, elle m'a dit de me retourner; alors j'ai vu le Monsieur ramasser la fleur et la porter à ses lèvres. C'était le Otto de Hulda, son fiancé secret. C'est un très joli homme, mais il ne réalise pas du tout mon idéal. Il a un pince-nez et je préfère ceux qui portent des lunettes; il a un chapeau gris et je rêve tant de chapeaux verts ornés d'une barbe de chamois : c'est plus viril.

Alors nous sommes rentrées à la maison. A dîner il y avait encore du vin et du pain blanc et un mets alsacien : c'est du foie d'oie dans un pot portant l'étiquette : « Michel, fabricant de pâtés ». La graisse qui est dessus est célestement exquise, le foie lui-même est bon, mais il y a dedans des choses noires qui ne se mangent pas.

L'Oncle avait retrouvé sa bonne humeur et nous dit qu'il nous conduirait, dans la soirée, au Concert-de-Noël de la « Bürger-Bräu ». Après midi, j'ai aidé

la Tante à préparer les friandises traditionnelles et Hulda et moi nous avons commencé à décorer l'Arbre de Noël. Hulda m'a parlé tout le temps de son Otto, combien c'est un joli homme et qu'il est sergent-major de réserve. Alors, elle a dit que son Otto avait un ami qui est professeur-titulaire au Gymnasium et lieutenant de réserve et qu'elle veut écrire à Otto de venir ce soir à la « Bürger-Bräu » et d'amener son ami. Alors elle lui a vite écrit une petite lettre et a dit à la Tante que nous n'avions pas assez de neige artificielle pour orner l'Arbre de Noël et qu'elle allait vite en chercher un peu, et elle a mis la lettre à la poste. A sept heures, l'Oncle Max rentra. Il était d'excellente humeur parce qu'il avait pris sa chope-du-soir à la brasserie. Nous avons bu à la hâte du café (puisque l'Oncle avait mangé une côte-de-porc-aux-choux en buvant sa chope-du-soir) et nous sommes allés à la « Bürger-Bräu » où la Musique militaire donnait un Concert-de-Noël. Seulement le petit Karl dut rester à la maison et dorer des noix pour l'Arbre de Noël, parce qu'il avait eu de mauvaises notes à l'école.

Quand nous arrivâmes à la brasserie, il y avait déjà beaucoup de monde dans la salle et, au milieu, se trouvait un immense Arbre de Noël : cela portait à l'âme... et la Musique jouait un brillant pas-redoublé. Nous nous sommes assis à une table tout contre la Musique ; alors, en regardant autour de moi, je vis à la table voisine le jeune Alsacien qui était arrivé à

Mulhouse avec moi; il y avait d'autres indigènes avec lui et ils buvaient de la bière dans des verres microscopiques, fumaient des cigarettes, et, avec cela, parlaient français. Mais le français que parlent les Alsaciens n'est pas du tout le français correct; j'ai toujours été première en français à l'école, et je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils disaient. D'abord ils ne donnent pas de valeur à la « hasch haspirée »; secondement, et cela entre autres choses, ils ne savent pas prononcer comme on le doit les finales en *in* et en *on*. Bien que, dans la grammaire classique de Plœtz, il soit dit formellement, leçon 28, qu'il faut prononcer la maison : « la mäsong » et le matin : « lö mataïng », les Alsaciens prononcent tout autrement. C'est à cause de cela qu'on fait venir, maintenant, de Kœnigsberg, les meilleurs professeurs de Français que l'on ait en Alsace (par exemple à Strasbourg). Au demeurant, les indigènes ont l'air de tout à fait charmantes gens, et celui qui a voyagé avec moi n'a pas cessé de me sourire et de boire en cachette à ma santé. Je lui ai souri moi aussi; alors Hulda l'a remarqué et a dit qu'il valait mieux laisser ça, une liaison avec un Alsacien ne pouvant avoir aucun but pratique parce qu'ils ne nous épousent pas. Alors, je ne l'ai plus regardé.

La Musique a alors attaqué, d'une façon merveilleuse, le « Postillon im Walde » (en français : le Postillon dans la Forêt), morceau dans lequel un solo de piston, joué dans une salle voisine, imite le cor

d'un postillon, tandis que l'orchestre reproduit les bruits divers que peut faire une chaise de poste qui traverse une forêt. C'est admirable!! A ce moment arrivèrent deux Messieurs qui se présentèrent à nous; l'un était le Otto de Hulda et l'autre le Professeur titulaire Dr Erich Kugelberg. Là-dessus, ils ont demandé « si nous permettions », alors « nous avons permis » et ils se sont assis à notre table, Otto entre Hulda et la Tante, et le Professeur-titulaire près de moi. Le Professeur-titulaire porte des lunettes d'or, a une belle moustache blonde et une voix très agréable; dès l'abord, il m'a beaucoup plu.

Il en a bu « la fleur » en mon honneur.

Chaque fois qu'on lui apportait de la bière (au moins huit fois), il en a bu « la fleur » en mon honneur et il m'a demandé comment je trouvais Mulhouse. Je répondis que la ville me plaisait beaucoup. Alors, il dit que Mulhouse n'était certainement pas mal, mais qu'il préférerait cependant passer la Sainte-Soirée chez lui en haute Silésie, car là, c'est bien plus beau. Alors je lui ai demandé où il passait la Sainte-Soirée; alors il m'a dit qu'il était tout seul, qu'il avait acheté

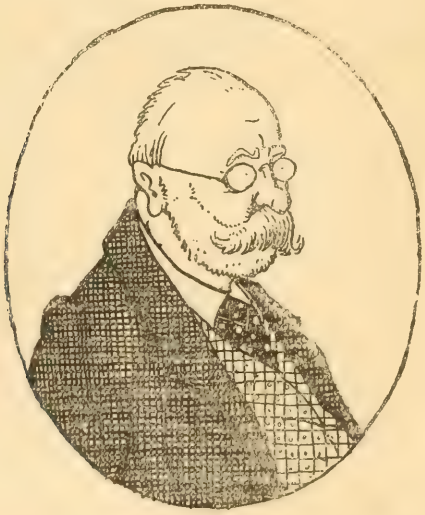
un tout petit Arbre de Noël, qu'il l'allumerait demain en buvant une bouteille de vin de la Moselle. Cela m'a fait penser qu'il était un homme plein de poésie et il me devint très sympathique.

Tout-à-coup, dans la salle, le grand Arbre de Noël étincela de lumière électrique et la Musique attaqua le Potpourri-de-Noël. Alors, le Professeur-titulaire se rapprocha de moi. Le Potpourri-de-Noël est un ravissant morceau de musique dont l'explication se trouvait au dos du programme.

Tout d'abord on sonne la retraite, alors vient le cantique, alors on entend le veilleur de nuit et Saint Nicolas. Alors vient la chute de neige; là les violons jouent comme dans le prélude de Lohengrin. Au-dessus de l'orchestre, pendait au plafond, un plateau de carton sur lequel il y avait une grande quantité de rognures de papier; alors un musicien l'a secoué en tirant sur une ficelle et les rognures de papier se mirent à tomber comme de véritables flocons de neige. C'était infiniment impressionnant. Alors la Musique a joué le cantique « Nuit silencieuse, sainte nuit » et alors l'esprit de Noël nous pénétra complètement. Je suivais le chant à voix basse, le Professeur-titulaire aussi; soudain il a pris ma main à la dérobée et l'a pressée tendrement. Alors j'ai compris que je l'aimais infiniment et je fus très heureuse. En somme, c'était devenu charmant; les indigènes avaient crié : « Sambrémœs » (c'est à proprement parler le titre d'une Marche Française dont ils ont fait leur cri de

ralliement et ils le poussent toujours lorsqu'un morceau de musique leur plaît). Le Otto a redemandé de la bière et le Professeur-titulaire et moi avons mangé une portion d'abatis d'oie aux pâtes (là encore j'ai vu combien c'est un homme distingué, car il mange les pâtes du bout de son couteau).

A minuit, nous nous sommes retirés. Dehors, il faisait très froid et les Messieurs ont demandé si nous allions patiner demain. Hulda dit que oui, que nous serions sur la glace à trois heures. Alors, nous avons pris congé et Dr Kugelberg m'a baisé la main. J'étais si heureuse que j'en ai embrassé Hulda en arrivant à la maison. Je vais avoir un sommeil céleste ! Je voudrais bien qu'il fût déjà trois heures demain.



« L'Oncle Max »

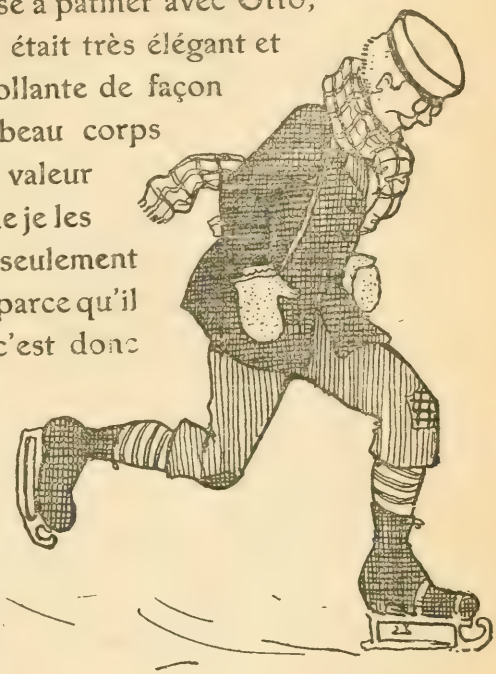
Mulhouse, 24 Décembre.

Aujourd'hui je me suis levée de bonne heure, mais Hulda était déjà debout et avait encore travaillé aux cadeaux de Noël qu'elle destine à son Otto. C'est un magnifique monogramme, haut de dix-huit centimètres, brodé en soie jaune sur fond noir, qu'il coudra dans son pardessus et, en outre, une bande-relève-moustaches avec la devise : « Attends et espère » brodée au plumetis. J'ai, entre temps, envoyé des cartes postales illustrées à Mère, aux Kalepké et aux Langanké. A dix heures, Hulda avait fini et nous sommes allées nous promener sur la très haute montagne dite « Rebberg » ou montagne des vignobles (mais je m'étais figuré si autrement les vignobles !) Dr Kugelberg m'a raconté hier que Mulhouse avait appartenu autrefois à la Suisse, alors cette montagne doit bien avoir été autrefois un glacier, car elle est encore plus haute que chez nous le Schlossberg. A son sommet, se trouve le jardin zoologique; il est très beau et les ours y ont une maison comme celle du Sous-Préfet de chez nous.

A midi et demi nous étions redescendues et sommes allées passer devant la Poste. Nous avons vu Otto, mais malheureusement il était seul. Il a encore salué profondément et Hulda a encore rougi. Alors nous sommes rentrées à la maison. Nous avons mangé très vite, mais la Tante nous a promis un souper fin avec trois services. Alors j'ai raconté que Dr Kugelberg devait passer tout seul la Sainte Soirée, alors la Tante a dit que si elle le rencontrait elle l'inviterait. Alors je fus si heureuse que j'embrassai ma chère Tantine. Hulda aurait voulu qu'on invitât aussi Otto, mais l'Oncle a dit qu'il fallait qu'il passât d'abord son examen des Postes.

A deux heures et demie nous sommes allées sur la glace avec le Karlchen. J'étais très bien mise : j'avais ma toque de fourrure blanche en imitation d'hermine et, avec cela, le vêtement qui m'a été donné pour Noël il y a trois ans. Il est très bien fait, en velours vert moelleux, avec une garniture de fourrure en lapin véritable; mais le champ de patinage de Mulhouse n'est exactement qu'une prairie située rue du Doigt-Jaune. On la couvre d'eau le soir et ça gèle pendant la nuit. Il y avait aussi beaucoup d'Alsaciennes qui étaient en costumes de ville, chapeaux chic-à-mort (totschik), et jupons de soie (prononcer Schüpongs) mais elles patinaient mal. Tout d'abord, nous avons patiné à trois avec le petit Karl, alors nous nous sommes reposées. Tout à coup Karlchen dit : « Voilà le Kugelberg qui s'amène », et il s'est sauvé;

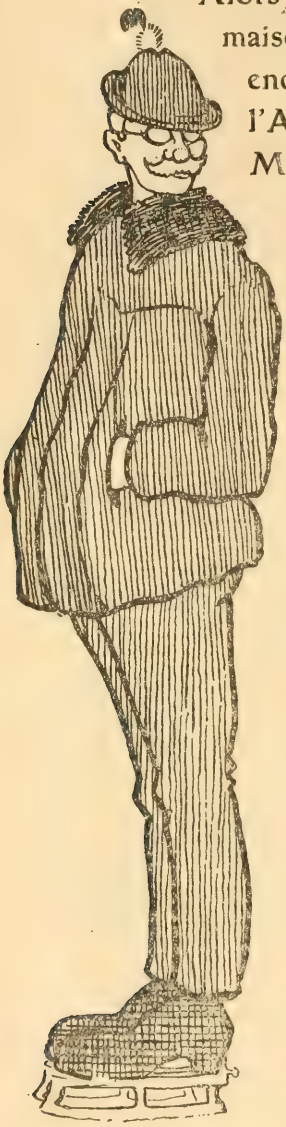
il l'a justement comme professeur de latin à l'école. Otto était avec lui, et ils ont demandé de nos nouvelles. Alors nous avons commencé par patiner à quatre; alors Hulda a dit que ça n'allait pas bien comme ça et elle s'est mise à patiner avec Otto, et moi avec Kugelberg. Il était très élégant et avait une casaque verte collante de façon que les formes de son beau corps masculin étaient mises en valeur et, aussi, un chapeau comme je les aime. Il patine très bien, seulement il est obligé d'être prudent parce qu'il est un peu myope. Que c'est donc un sentiment céleste que de planer sur la glace avec l'homme aimé! Il est très instruit et m'a entretenue d'histoire allemande et de pédagogie et disait qu'il était si heureux! depuis qu'il avait fait ma connaissance, hier, à la brasserie. Il a trouvé ma toilette très jolie et moi aussi j'étais très heureuse...



Et il s'est sauvé.

A six heures, nous vîmes venir la Tante; nous sommes allés au-devant d'elle et Erich s'est informé très aimablement de ses nouvelles. Alors elle l'a invité à souper. Il a remercié avec une profonde révérence et, comme il m'a baisé la main très tendre-

ment en nous quittant, j'ai compris qu'il viendrait... Alors nous sommes vite rentrées à la maison parce que Hulda et moi avions encore à disposer les cadeaux sous l'Arbre de Noël avant que l'Oncle Max ne rentre. La Tante était à la cuisine parce qu'elle voulait, disait-elle, nous faire une surprise pour le souper.



Il était très élégant

A sept heures, on a sonné et mon cœur s'est mis à battre tumultueusement ; mais malheureusement ce n'était que l'Oncle. Il avait faim et il a fallu se mettre à table tout de suite. Tante avait fait une soupe à la bière exquise, mais je ne pus lui trouver aucun goût. Alors, tout-à-coup, on sonna de nouveau et, bientôt, la belle silhouette du Dr Kugelberg se montra dans l'embrasure de la porte. Tout le monde était très content, moi surtout, mais le petit Karlchen aussi, car il pensait que maintenant il passerait plus vite dans une classe supérieure. On a placé Dr Kugelberg à côté de moi ;

Oui, c'est un sentiment céleste.

aussi trouva-t-il la soupe à la bière sublime (1). Ensuite la Tante passa à la cuisine et revint avec... qui pourrait le croire !... avec un superbe plat d'huîtres. Nous nous sommes tous exclamés ; Dr Kugelberg disait qu'il espérait bien que ce n'était pas à cause de lui qu'on avait donné dans un tel luxe ! Alors Tante Lotte a souri et a dit qu'il n'y avait là aucun luxe, qu'elle avait fait les huîtres elle-même et elle nous a donné la recette. Cette recette est si merveilleuse qu'il faut que je la transcrive ici. Donc tout d'abord on fait de l'eau de mer. Pour cela, on verse une demi-livre de sel dans un litre d'eau et on laisse dissoudre. Alors on prend des coquilles d'huîtres vides (on peut s'en procurer à très bon marché dans tous les bons « Restaurangs ») et l'on verse huit ou dix gouttes d'eau de mer dans chaque coquille. Alors on prend des laitances de harengs (marque « Bismarck » première qualité) et on les coupe avec précaution au moyen de ciseaux, en rondelles grandes comme un thaler et en forme d'huîtres et l'on place chaque morceau dans une coquille. On jette dessus quelques gouttes d'eau de

---

(1) Pour faire une soupe à la bière vraiment savoureuse, prenez un litre de bière brune, un demi-litre de lait, un demi-litre de crème fouettée et mêlez le tout ensemble. Ensuite ajoutez un peu de lard cuit à petit feu et coupé finement, avec une pleine main de raisins secs et d'amandes hachées (les amandes peuvent être remplacées par des sardines à l'huile). Laissez le tout cuire une petite heure et, avant de servir, ajoutez un peu de sauce Maggi. E. K.

mer (voyez ci-dessus) et un peu de jus ou mieux d'essence de citron, on ajoute un peu de sauce Maggi et les huîtres sont prêtes à servir!

Nous avons tous complimenté la Tante de son invention, et nous en sommes extraordinairement régalés. Dr Kugelberg la qualifia un chef-d'œuvre culinaire et raconta, qu'à sa dernière période d'exercices (il est, on le sait, lieutenant de réserve), il se trouvait au quartier avec les officiers de cavalerie, que ceux-ci avaient fait venir des huîtres et qu'il en avait attrapé deux pour sa part; mais qu'elles étaient loin de lui avoir paru aussi savoureuses que celles de la Tante. En toutes choses, Erich se montrait charmant. Il a repris de tous les plats et tout lui a paru très bon: la soupe à la bière, les huîtres, les abatis d'oie à la compote de poires et la délicieuse salade que la tante avait fait de ce qui restait des harengs. Pour le dessert, j'avais offert un grand cœur de massepain de Kœnigsberg. Alors la Tante et Hulda s'éclipsèrent pour allumer l'Arbre de Noël. Tout-à-coup, la porte du Salon s'ouvrit et, superbe, l'Arbre de Noël resplendit à nos yeux. Nous sommes entrés et avons chanté tout d'abord « O Tannebaum » où la belle voix de basse d'Erich dominait superbement. Après la quatrième strophe vint la distribution des cadeaux. Tous ceux que j'avais apportés de Kœnigsberg étaient disposés sous l'arbre illuminé et tous furent reçus avec joie; mais cependant Erich se montra le plus heureux de tous lorsque je pris sur la Table

Ma tête s'inclina sur sa mâle et belle poitrine.

de Noël le petit paquet qui contenait l'étui à cigares en bois sculpté et pyrogravé. Toute rougissante je lui offris ce modeste présent qui venait du cœur et ce fut l'occasion du plus heureux moment de ma vie... mais tout est allé si vite qu'il me faut maintenant chercher mes expressions pour décrire cette minute inoubliable et bénie.

En me remerciant de mon petit cadeau, Erich prit ma main dans la sienne. Alors descendit sur moi un sentiment d'indicible félicité; involontairement et comme poussée par une force irrésistible et douce, ma tête s'inclina sur sa mâle et belle poitrine et mes lèvres murmurèrent un frémissant et tendre : « A toi éternellement... ». Deux cœurs allemands s'étaient trouvés pour toujours!

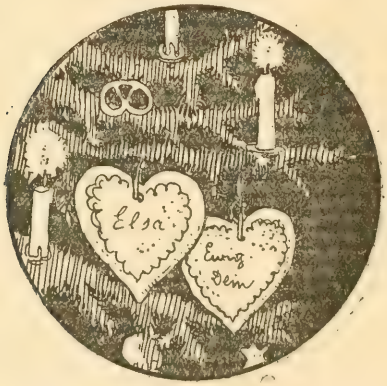
Dans une joie muette, Erich me pressait contre sa poitrine; lentement tournait sur lui-même l'Arbre de Noël qui avait été planté dans un Pied-breveté-pour-Arbres-de-Noël mû par un mouvement d'horlogerie, pendant qu'une boîte à musique qui y était ingénieusement dissimulée faisait retentir un cantique allemand d'un sentiment pénétrant.....

Tenant lieu de ma mère absente, Tante Lotte nous donna sa bénédiction. Mon bonheur ne peut se décrire; ce qu'une jeune fille allemande peut rêver de plus beau m'était échu : je suis fiancée, fiancée sous l'Arbre de Noël.

ÉPILOGUE

J'arrête ici mon Journal, je suis trop heureuse pour pouvoir le continuer. J'ai maintenant mon Erich à qui je puis confier toutes mes pensées virginales. Demain je quitterai Mulhouse, mais j'y reviendrai bientôt, obéissant aux désirs de mon cœur, et, avec l'aide de l'homme aimé, nous allons tout faire, dans la mesure de nos forces, pour que le nombre des champions de la noble cause germanique ne risque pas de décroître en nos marches d'Alsace.

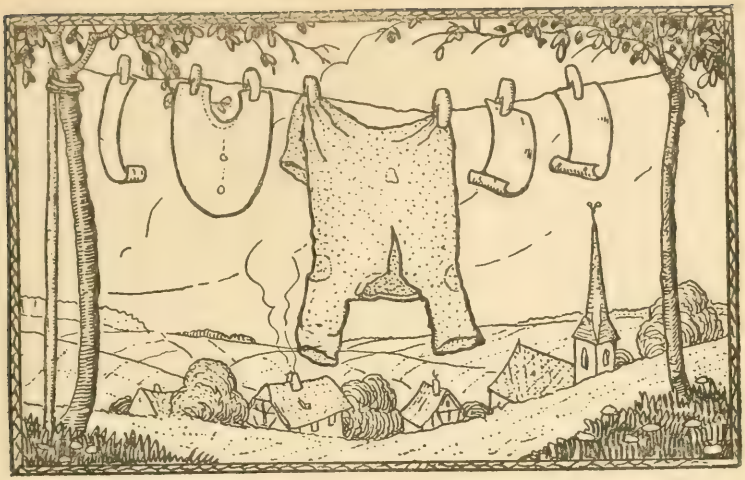
Elsa Knatschké



Hellmut KALEPKE

Roman alsacien écrit contre *Colette Baudoche*

par Elsa Knatschké



La grande lessive de Hellmut.

C'ÉTAIT par une belle matinée du mois nébuleux. Comme le voile virginal enveloppe une nouvelle mariée, une brume légère et transparente caressait la jeune fiancée du Vieux Pays Allemand, la belle Alsace. Hellmut Kalepké, Candidat-à-la-fonction-pastorale et l'un des membres les plus brillants de la corporation d'étudiants allemands la *Schwowenia*, venait de descendre du train à la gare de Barrheim. Le sac bien empaqueté sur le dos (1), la plume de coq

(1) « Rucksack », Sac dorsal : litt. Sac de dos. L'une des inventions les plus commodes et les plus esthétiques du génie allemand. C'est un sac de toile, verte de préférence, que l'on porte sur le dos, ainsi que son nom l'indique. Il se ferme par en haut au moyen d'une coulisse qui l'étrangle, ce qui lui donne l'aspect agréable d'une bouteille pansue. Son ouverture

de bruyère hardiment plantée derrière son petit chapeau vert, il traversait en fredonnant un chant populaire allemand, la petite ville vosgienne toute pleine de la gaîté des vendanges, pour se rendre à la paroisse de Tannewalde. Les indigènes se tenaient devant leurs portes. Tous présentaient les caractères indéniables de la race germanique.

Les femmes, sveltes et belles, avaient la poitrine bien développée et ferme. Les hommes étaient grands et vigoureux. Ces derniers portaient le long tablier qui leur sert pour les travaux qu'ils ont à faire dans leurs caves et, avec le manque de tenue propre aux Alsaciens, ils gardaient tous les mains dans les poches de leur pantalon. Au salut joyeux et bien allemand de « Grüssgott » ou « N'mojen » que leur adressait le jeune voyageur, ils ne répondaient que par le sec « bonjour » Alsacien. En toute autre circonstance, Hellmut se fût indigné d'entendre ces accents welsches le heurter dans ce pays purement allemand jusqu'aux racines; mais, en ce moment, il était bien résolu à ne pas laisser ces discordances françaises

---

regardant le ciel, il peut arriver qu'il pleuve dedans, mais qu'est cet inconvénient sans importance en comparaison de la tournure élégante et très particulière que le Rucksack donne aux Touristes Allemands des deux sexes? C'est, à vrai dire, le perfectionnement méthodique de ce que font les chemineaux français quand ils relient le col d'un vieux sac à ses deux coins inférieurs avec des cordes pour en faire des bretelles et le porter sur le dos. (N. d. T.).

gâter sa bonne humeur. Il avait, en effet, passé la veille son examen de vicariat avec la mention « très bien » et, en même temps, il avait vu se réaliser le vœu le plus ardent de son cœur : celui d'entrer comme vicaire chez le célèbre et savant Pasteur Speiser de Tannewalde. Notre jeune héros tenait en particulière vénération ce Pasteur Speiser dont il avait fait la connaissance dans un Congrès pangermaniste et qui se dressait, seul Alsacien-Allemand, dans la horde des Welsches welschisants d'Alsace. Hellmut avait encore d'autres raisons d'être heureux : en outre de la pièce de dix mark que ses sœurs avaient économisée en faisant elles-mêmes leurs robes-réforme (1) et qu'elles lui avaient envoyée de Gumbinnen, il venait de recevoir du journal *La Gazette Patriotique du Rhin* un mandat de 8 mark 75, prix de ses dernières vingt-cinq « Lettres-d'un-soldat-de-la-légion-étrangère » dans lesquelles il décrivait avec indignation les tortures effroyables infligées aux malheureux Alsaciens fourvoyés dans ces régiments français, et 75 pfennig pour deux articles où il démontrait longuement, sous la signature « Un Vieil-Alsacien », que les Alsaciens n'étaient pas mûrs pour l'autonomie. Hellmut était fier d'être

(1) Une nouvelle mode allemande où se montre le goût parfait de la femme allemande et qui, d'ailleurs, a inspiré leurs modèles nouveaux aux grands couturiers de Paris, comme cela arrive si souvent. (N. d. T.).

Hellmut Kalepké.

pour cette feuille un collaborateur redouté de la welscherie.

En prévision d'un séjour de trois mois, notre héros avait empli, bourré son sac de tout ce qu'il possédait de plus précieux : une chemise de flanelle grise, deux cols de celluloïd, deux « petits-rouleaux » ou « mangschetten » (dans le doux espoir que ces manchettes pouvaient lui être nécessaires pour quelque circonstance solennelle : ses fiançailles, peut-être). Il avait ajouté à cela un Sermonnaire, l'Annuaire de la Ligue Pangermaniste et le Recueil de lieds indispensable à tout bon Allemand.

Deux semaines qu'Hellmut avait passées à Strasbourg lui avaient suffi pour mesurer l'effroyable danger qu'est pour la domination allemande la façon dont la population alsacienne s'enlise de plus en plus dans la culture française. Il avait été obligé de constater que les étudiants alsaciens le tenaient à distance lui et ses camarades allemands, qu'ils restaient obstinément entre eux dans leurs associations particulières auxquelles ils donnent le nom français de « Cercles » et qu'ils ne se lassaient pas de rire et se moquer des belles coutumes des corporations d'étudiants allemands (1). Grâce à son regard pénétrant et à ses

(1) Voilà qui est vraiment incompréhensible, de la part d'une jeunesse qui ne passe cependant pas pour inintelligente, car il est aisé de comprendre qu'on montre plus de dignité et que l'on fait de bien meilleures études lorsqu'on est chaussé de longues bottes, coiffé de casquettes bariolées, qu'on se taillade

lunettes, le péril que court la Vieille-Allemagne du fait de la francisation progressive de ce peuple de souche profondément allemande, lui avait immédiatement apparu et il était fermement résolu à mettre en garde ses compatriotes.

Cependant, il avait traversé la petite ville et il prit le chemin qui mène à la montagne ; du haut des cimes, les ruines des châteaux féodaux le saluaient au passage. A droite et à gauche, la route était bordée de petits murs bas, au-dessus desquels poussaient

---

mutuellement les joues et le nez à la pointe arrondie d'épées émoussées, que l'on apprend, dans des beuveries collectives, à pratiquer la solidarité et à donner un caractère rituel aux pires saouleries et enfin qu'on porte sur soi des flots de rubans multicolores (les Bierzipfel dont il sera question plus loin). Je connais même une corporation d'étudiants allemands de Strasbourg dont les insignes sont bleu-blanc-rouge, les couleurs du drapeau Français. On poursuit les Alsaciens qui les portent. Il suffirait aux étudiants alsaciens (qui les montrent si volontiers) de faire partie de cette corporation (où ils seraient reçus à bras ouverts) pour pouvoir s'en parer dans les rues sans aucun danger. Eh bien ! ils poussent si loin leur incompréhensible entêtement qu'ils aiment mieux s'exposer à des poursuites que d'entrer dans une corporation allemande d'étudiants. Et pourtant quelle gaîté inconnue des « cercles » d'étudiants alsaciens. Tenez ! Il y a peu d'années, après un « Kommers » où ils avaient chanté beaucoup de psaumes et bu encore plus de bière, des étudiants de Bonn, tous d'excellente noblesse, ont arrêté un train et rossé le mécanicien et le chauffeur qu'ils ont laissés inanimés. C'était extrêmement drôle et à cause de cela, ou peut-être en raison de leur haute origine, ils furent à peine inquiétés. (N. d. T.).

des plantes inconnues qui couvraient toute la contrée. C'était une sorte de plante grimpante et, bien qu'elle eût l'aspect d'une plante sauvage, elle était soigneusement attachée à de gros échalas par des liens d'osier. Les branches étaient sectionnées par des nœuds, les feuilles, profondément découpées, d'une belle couleur rouge-vert et... qu'était-ce donc qui brillait dans le feuillage comme des pierreries? Des baies grosses comme des noisettes, diaphanes, dorées, pourprées, et qui se groupaient en grappe autour d'une même tige... Hellmut s'approcha, cueillit une de ces baies et la porta à sa bouche... C'était du raisin! Oui, sans aucun doute, du raisin doux, exquis... Lui qui n'en avait jamais vu que sur des tableaux muraux à l'école et qui croyait qu'il n'en poussait que sur les bords du Rhin, du Rhin allemand!... Il éprouvait une joie sans bornes. Comme là-bas, tout au nord de l'Allemagne, ses parents, ses sœurs ouvriraient de grands yeux lorsqu'ils apprendraient que leur fils,

Combien, en revenant les mains pleines, il remerciait Dieu...

que leur frère était allé dans un vrai vignoble!... Il entra dans la vigne où des grappes pendaient partout et mangea... mangea... à bouche que veux-tu. Combien, en revenant les mains pleines, il remerciait Dieu que les héros de la Germanie eussent reconquis par le fer et le sang ce pays béni et qu'il pût recevoir lui aussi sa modeste part de la dépouille des vaincus!... Pourtant, sa joie se voila de tristesse quand il songea que la Bourgogne (Burgund), la Franche-Comté (die Freigrafschaft), la Lorraine (Lothringen), l'Artois (Artrecht) et les Flandres (Westflandern), Belfort (Beffert), Nancy (Nanzig), Lunéville (Mondstadt), Toul (Tull), Verdun (Virten), Lille (Lyssel) et Dunkerque (Dünkirchen) gémissaient encore sous la domination française (1)!

Tout en se délectant à manger les fruits précieux, Hellmut sortait de la vigne, lorsque tout-à-coup un Alsacien en blouse bleue et coiffé d'une casquette militaire, interpella le jeune Candidat-à-la-fonction-pastorale, lui adressa, en alsacien, les plus grossières insultes et le menaça de son bâton (2). Profondément

---

(1) Quelle que soit mon admiration pour l'éminente Frl. Elsa Knatschké, je ne puis m'empêcher de remarquer que j'ai déjà lu textuellement cette phrase dans un remarquable roman allemand intitulé : Hohentann. Je reconnais qu'elle pouvait légitimement prendre l'idée qui est si juste qu'elle revient sans cesse dans la littérature allemande; mais elle aurait au moins dû modifier un peu la forme. (N. d. T.).

(2) On nomme ces gens-là en français quelque chose comme « Kartschampeter ».

indigné, Hellmut pressa le pas. Voilà donc où avaient conduit les excitations des Wetterlé et autres gens de sa sorte contre tout ce qui est allemand! Ainsi, un bon jeune homme allemand, inoffensif, ne pouvait même pas prendre sa petite part du butin de victoire sans être aussitôt injurié par ces papistes manifestes et ces voyous haineux! (1).

Hellmut continuant son chemin, atteignit la forêt, une magnifique forêt de sapins allemands; il la salua en chantant le Lied-du-Touriste qu'il trouva à la page 10 de son recueil. Il remarqua tout d'abord combien était merveilleuse la fertilité de cette terre bénie, car les sapins eux-mêmes qui, à Gumbinnen, ne portent jamais de fruits, sinon sur l'Arbre-de-Noël, produisaient, ici, de longues pommes coniques de couleur verte qui, à la vérité, étaient encore dures, pas mûres et immangeables (dans cette saison tout au moins), ainsi qu'il en fit l'expérience en les goûtant. La route en forêt était admirable; lorsque le jeune Candidat-à-la-fonction-pastorale eut terminé la dernière strophe du lied, il serra le livre dans sa poche et esquissa devant son œil intellectuel le plan d'un long article sur la situation respective de l'Allemagne et de l'Alsace, article qu'il se proposait d'écrire pour un journal pangermaniste. Il adresserait un appel chaud et vibrant à la jeunesse studieuse d'Alsace.

---

(1) Voyous : Wakes. Voir la note instructive, p. 93.
(N. d. T.).

Avec le courage de la franchise allemande il montrerait clairement, aux frères-reconquis des Marches-viticoles du Pays d'Empire, de quelle déchéance leur culture intellectuelle était déjà frappée par suite de leur malheureuse obstination à savoir aussi le français (1). En termes éloquents, il leur peindrait, sans en rien omettre, l'élévation de l'idéal et la beauté des mœurs des étudiants allemands, la puissance éducative des réunions dites *Kommers*, où l'on annoblit l'ivrognerie en entonnant, en même temps que des chopes de bière, des chants pieux et réconfortants; des casquettes corporatives (Cerevis), des rubans bariolés passés en sautoir (Kulörs), ou portés à la chaîne de montre (Bierzipfel); des chopes bues en commun, à la brasserie, le matin, à midi et le soir; des duels d'étudiants et de leurs règles si suggestives. Il leur représenterait avec enthousiasme la tenue énergique des étudiants allemands, la manière d'être décidée, pieuse, gaie et libre à la fois (frisch-fromm-fröhlich-frei) des corporations allemandes d'étudiants; en un mot, toute la splendeur de la vie universitaire allemande. Mais si, à la suite de tels articles, les étudiants alsaciens ne fermaient pas immédiatement leurs Cercles, ne dissolvaient pas leurs associations, s'ils n'achetaient pas des casquettes bariolées et des rubans de couleur, s'ils ne chantaient pas des chan-

---

(1) Marches-viticoles : *Weinkante*, par opposition aux Marches-aquatiques de la Prusse : *Wasserkante*. (N. d. T.).

sons allemandes, alors il faudrait, de toute évidence, renoncer à gagner ces gens par la bonté; il ne resterait plus qu'un seul moyen de convertir les frères-reconquis aux mœurs et au génie allemands : le régime de la main de fer.

Ainsi concentré dans ses pensées et tout en continuant à manger le raisin qu'il avait emporté, le jeune pionnier de la domination allemande dans les Marches de l'Ouest entendit tout-à-coup derrière lui le bruit d'une automobile; il se retourna et vit une voiture superbe, étincelante, qui venait avec une telle vitesse qu'il put à peine se garer.

Devant, était assis le chauffeur (*Schoffor*) en livrée grise; dans la voiture se trouvaient deux messieurs, l'un paraissant être un Schlotbaron mulhousien (1), l'autre un homme jeune aux traits fatigués et blasés, portant une moustache noire et, vis-à-vis d'eux, une jeune dame... une admirable créature aux cheveux blonds, aux yeux clairs et riants dans lesquels le regard de Hellmut se baigna avec ravissement. Déjà l'auto était loin, laissant derrière elle un parfum

---

(1) Schlotbaron : Baron-de-la-cheminée-d'usine. C'est le nom que les Allemands donnent justement par dérision aux industriels de Mulhouse qui ne descendent d'aucune bonne noblesse féodale, mais seulement d'hommes qui ont créé, il y a plusieurs siècles, les industries qui enrichissent encore la contrée, ont le ridicule d'être fiers d'une considération qu'ils ne doivent qu'au travail et à l'intelligence de leurs ancêtres et aux leurs propres.
(N. d. T.).

intense, une odeur pénétrante permettant de conclure que les voyageurs qui s'y trouvaient étaient des Alsaciens. (On sait, en Allemagne, que les Alsaciennes aiment à porter sur elles des parfums très violents, voir à ce sujet, le roman allemand : *Le Pont d'Or.*) Malgré la vitesse vertigineuse qui emportait l'automobile, Hellmut avait pu voir comme la belle jeune fille blonde, debout dans la voiture, lui souriait et lui faisait signe aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir, et comme son visage s'était illuminé d'une lueur d'aurore!...

Qui saurait décrire la douce béatitude qui s'empara de notre jeune Candidat-à-la-fonction-pastorale quand il remarqua que la belle automobiliste alsacienne lui donnait si ouvertement les marques de son inclination? Loin de lui était le souvenir de l'ingratitude des Alsaciens et de leur fausse culture intellectuelle, son bon cœur viril allemand battait à lui rompre la poitrine! Sur son visage rayonnait une douce et voluptueuse clarté... Devant ses lunettes se montraient sans cesse l'aimable image, les yeux célestes, le regard riant de cette jeune Alsacienne de bonne famille. Tout joyeux, il poursuivait son chemin : la forêt lui paraissait plus belle, le gazouillement des oiseaux plus mélodieux, les fruits des sapins lui semblaient avoir doublé de grosseur.

Hellmut arriva à une maison forestière où l'on tenait auberge. Devant l'entrée était l'automobile et le chauffeur s'occupait à gonfler les pneus. A une

Déjà l'auto était loin laissant, derrière elle, une odeur intense...

petite table, dans le jardin devant la maison, la jeune Alsacienne était assise avec ses deux compagnons et le soleil illuminait sa blonde chevelure.

Hellmut considéra cette rencontre comme un signe de la Providence. Il entra dans le jardinet et s'assit à une petite table, de façon que ses yeux pussent se repaître à la vue du charmant visage de la jeune Alsacienne. Elle avait rougi en voyant entrer le svelte fils du Nord. Cependant l'hôtesse vint apporter des truites aux trois voyageurs; le plus âgé buvait du vin, la jeune fille de l'eau gazeuse et l'autre monsieur, qui était déjà assez antipathique au jeune Allemand, but de l'absinthe, fuma des cigarettes et tous les trois parlaient français. Hellmut commanda une livre de prunes, une bouteille de bière et des cartes postales illustrées, mais il ne trouvait plus aucune saveur à son fruit préféré; il ne pouvait pas

détacher ses yeux de la fière descendante de la haute bourgeoisie alsacienne... Il lui adressa un salut muet en la regardant par-dessus son verre, à la manière allemande, et il sentit que, comme il est si bien dit dans le feuilleton de la *Metzer Zeitung* : « les fines radicelles de son jeune amour s'enfonçaient toujours plus avant dans le champ si longtemps resté en friche, de son cœur... » Qui pouvait être cette belle jeune fille?

Mais qui voyait-on venir sur la route? C'était la formidable stature de géant des temps Germaniques primitifs, du célèbre Pasteur Speiser qui venait à la rencontre de son nouveau vicaire. Après les sons éteints de la conversation welsche qui se faisaient entendre à la table voisine, le martellement puissant du pur compliment allemand dont il salua son jeune confrère, parut à celui-ci doublement agréable. Cependant le Pasteur Speiser remarqua la société assise à l'autre table... Ses yeux flamboyèrent de fureur. Hellmut lui demanda à voix basse qui étaient ces gens... — « Ce sont des gens de fausse culture, cria Speiser avec la franchise d'un Allemand; des gens de fausse culture, des papistes haineux et des welsches welschisants. C'est un gros industriel de Mulhouse entiché de la France jusqu'à la folie, sa fille et le fiancé de celle-ci, un capitaine français à qui le Michel allemand bonasse a permis de séjourner dans ce pays pour qu'il pût à son aise franciser et corrompre le sang purement germanique de ce

peuple (1)!... » Ces mots frappèrent Hellmut au cœur comme un coup de poignard... Fiancée, elle était fiancée avec cet homme dont la gorge était journellement empoisonnée par l'absinthe, dont le regard plein de convoitise et de luxure se promenait sur la pure jeune fille comme une chenille sur un lis, dont la stature petite et trapue, le teint brun sale et les traits hâves trahissaient l'empreinte de la malédiction dont la race latine est frappée comme la race de Caïn...

Profondément triste, il partit avec son ami : comment cette belle et noble greffe allemande pourrait-elle se développer sur le chétif sauvageon français ?

Le Pasteur Speiser se mit à discourir et, pendant qu'il discourait, Hellmut poursuivait sa route en silence sans pouvoir détacher son esprit du bonheur entrevu... Le Pasteur Speiser continuait à discourir, car il était effroyablement érudit. Il connaissait le Grec et le Latin, le Sanscrit, le Chinois, le Hottentot et l'Hébreu; il pouvait même démontrer que toutes ces langues dérivent de l'Idiome Germanique-Primitif. Il n'y a que le Français qu'il n'ait jamais pu apprendre et il lui en était venue une haine implacable pour cette langue qui, disait-il, est immorale par

(1) « Michel », le peuple allemand, comme on dit « Jacques Bonhomme » pour les Français et « John Bull » pour les Anglais. (N. d. T.).

elle-même. Il expliqua même à Hellmut, émerveillé, l'étymologie du verbe reculer et de quel radical indo-germanique inconvenant et immoral ce verbe est formé, alors que, cependant, les Françaises, que l'on prétend si affinées, n'hésitent pas à employer un verbe aussi caractéristique. C'était là une démonstration qu'il avait déjà faite d'une façon magistrale dans une brochure assez célèbre pour qu'il soit inutile d'en donner le titre.

Ils sortirent de la forêt tout en s'approchant de la paroisse de Tannewalde. Alors, tout à coup, ils entendirent à nouveau le bruit de l'automobile, les appels de la trompe et déjà le brillant véhicule avait dépassé les deux Allemands, laissant derrière lui un nuage de poussière, une odeur pénétrante de parfums et de benzine mêlés, en même temps qu'une vague souffrance dans le cœur d'Hellmut. Cela amena tout naturellement Speiser à anathématiser les Welsches et à exprimer son espoir que le Gouvernement finirait par trouver le courage de faire « crever ces abcès » que l'on gratifie du nom de « Cercles » et dans lesquels les étudiants alsaciens s'appliquent à la langue française, aux manières françaises et s'adonnent à la vie immonde de la bohème parisienne.

Ils saluèrent de loin les premières maisons de Tannewalde parmi lesquelles se montrait l'imposant presbytère. Ils virent bientôt un groupe de gens qui s'étaient amassés dans la rue autour de l'automobile

des Welsches. Hellmut hâta le pas laissant, en arrière le Pasteur Speiser, car il avait le doux pressentiment que, par un hasard providentiel, il lui serait permis de faire plus ample connaissance avec la fille du patricien alsacien. En réalité, un pneu avait crevé; le Schlotbaron et le capitaine français se tenaient près de la voiture en fumant la cigarette; la gracieuse fleur d'Alsace était restée assise, rêveuse, sur les coussins, pendant que le chauffeur s'affairait à la pompe.

Prenant une résolution soudaine, Hellmut se plaça devant le schoffor et demanda, en se présentant, s'il pouvait se rendre utile; cependant, le titre de Candidat-à-la-fonction-pastorale duquel Hellmut avait fait suivre son nom ne parut pas produire une grande impression sur le grossier Alsacien. Il se borna à lancer à l'obligeant jeune homme un sec « Salü » de sonnance désagréablement welsche et lui passa une grosse chambre à air que Hellmut prit à la main avec empressement (quoique avec quelque gaucherie) et qu'il soutint aussi bien que le lui permettait son cœur qui battait tumultueusement. Il était si inexprimablement heureux de se sentir près de l'être aimé!... Alors, seulement, il put se rendre compte combien la riche Alsacienne était belle quoiqu'elle fût déparée par des accoutrements ridicules à la mode de Paris. Notre héros lui sourit, prit courage et, se présentant à nouveau, lui demanda si elle permettrait qu'il allât un jour lui faire ses civilités.

Voyant que le jeune Allemand vêtu de drap vert parlait à la jeune fille, les deux fumeurs de cigarettes s'approchèrent : « Qu'est-ce qu'il veut celui-là », demanda brusquement en français le père de famille. — « C'est le nouveau vicaire de Tannewalde qui demande la permission de nous faire une visite », répondit en souriant la jolie Alsacienne qui, hélas ! se servait, elle aussi, de la langue française. — « Eh bien, s'il y tient, moi je m'en moque », répondit le Schlotbaron, et, tout en rougissant, Hellmut le remercia en s'inclinant profondément. Pourtant la réparation du pneu était terminée. Le chauffeur prit la chambre à air des mains de l'aimable Candidat-à-la-fonction-pastorale, tandis qu'arrivait le Pasteur Speiser, qui, tout grommelant et parlant de manque de dignité patriotique, prit avec lui son suppléant; mais Hellmut le laissa discourir en vain. Il n'entendait rien, car des hymnes d'allégresse retentissaient dans son cœur comme si des milliers d'Anges y eussent fait de la musique d'ensemble. Ils arrivèrent au superbe presbytère où la femme du Pasteur tenait tout prêt un exquis café de qualité supérieure. Elle l'avait fait, pour la circonstance, de fèves torréfiées au lieu d'employer le café de glands dont on use ordinairement, et Hellmut reçut alors communication de l'emploi du temps qu'il devrait observer à l'avenir. Le voici : 9 heures, lever; 9 h. 1/2 à 10 heures, café au lait avec tranches de fromage, lecture de la *Strassb. Post*, des feuilles Pangermanistes (particu-

lièrement des *Westmarken*) et dissertations politiques avec M. le Pasteur; 10 h. 1/2 à 11 heures, Histoire de la Réforme, tartines de beurre avec jambon, etc. Mais qu'était-ce donc qui préoccupait ainsi le jeune Candidat-à-la-fonction-pastorale?... Il se troublait... demandait qu'on le laissât libre le lendemain...

Mais l'aimable vision ne voulait pas s'éloigner...

Il se retira de bonne heure dans sa petite chambre. Alors il s'installa tout en dépaquetant son sac; il suspendit à la muraille sa casquette multicolore et son ruban, insignes de la corporation d'étudiants la « Schwowenia », et prépara ses manchettes et son col de celluloïd pour le lendemain; puis il se mit au lit.

Cependant le sommeil ne venait pas. La visite qu'il devait faire à la villa patricienne de Barrheim se

peignait dans son esprit sous les couleurs les plus roses. Les espoirs les plus heureux se présentaient à son œil intellectuel et il se mettait en mémoire les propos qu'il comptait tenir demain à la belle Alsacienne, les poésies qu'il lui déclamerait pour la délivrer de cette culture française qui, à l'encontre de la culture allemande, ne s'adresse qu'aux sens, pour lui démontrer enfin qu'elle ne pouvait appartenir qu'à un Allemand. Minuit sonna à l'horloge paroissiale et la voix de bronze rappela à notre héros qu'il était temps de prendre du repos; mais l'aimable vision ne voulait pas s'éloigner et le sommeil se refusait à venir. Hellmut ralluma sa lumière et trouva, à sa grande joie, quelques vieux numéros de la *Strassb. Post.* Il se mit alors à lire les « Réflexions Dominicales », de Johannes Pohl et, à la troisième ligne, il dormait...

Le lendemain, Hellmut fut le premier levé au Presbytère. Il posa avec soin sa bande à moustaches, parce qu'il voulait être, ce jour-là, particulièrement séduisant; il brossa son costume de drap vert, lava son col de celluloïd avec sa brosse à dents, mit son plastron également en celluloïd ainsi que ses manchettes, qu'il passa amoureusement, et ôta sa bande à moustaches; puis il remit à Madame Speiser le restant de son linge à laver. Alors, il prit son bâton de voyage pour gagner Barrheim le cœur léger, en chantant des chansons populaires allemandes et en cueillant des fleurs et du raisin.

Mit son plastron en celluloïd ainsi que ses manchettes...

Pourtant cette histoire va devenir tellement invraisemblable que je puis la conter en peu de mots. Personne n'y ajoutera foi, mais l'important est, en

définitive, que, au moins dans ce roman, le jeune Allemand épouse la belle Alsacienne propriétaire d'une auto, afin de faire pièce à Mauritius Barräs et à ses pareils.

Donc, Hellmut arriva avec le bouquet fait des fleurs champêtres qu'il avait lui-même cueillies, jusqu'à la grille dorée de la villa patricienne. Il sonna, et quelle joie!... ce fut la jeune Alsacienne elle-même qui lui ouvrit. Il lui présenta son compliment parfumé en l'accompagnant d'une citation de la « Glocke » de Schiller. L'héritière alsacienne rougit jusqu'aux ongles et l'invita à l'accompagner dans le jardin pour y cueillir des fraises avec elle (1).

Elle lui montra la villa vraiment seigneuriale, la cave qui contenait un grand nombre de barriques pleines du précieux nectar que produisent les vignes d'Alsace, la remise de l'auto, le parc et le jardin

---

(1) Quiconque connaît si peu que ce soit les Alsaciennes sait que, par suite de la ridicule coutume de les envoyer faire leur éducation dans des pensionnats français, elles sont d'une extravagante pruderie et qu'une semblable invitation à cueillir des fraises n'aurait pas été faite par l'une d'elles (voyez, à ce sujet, aussi bien que sur les habitudes de malpropreté corporelle qu'elles y prennent, le chapitre remarquablement documenté que Dr Ruland lui a consacré dans son intéressante brochure). Mais l'éminent écrivain qu'est le Sous-Chef de la Gare de Metz s'est permis de bien plus graves invraisemblances dans son roman antibarrèsien : « *La France dort...* » et, d'ailleurs je n'ai pas pu trouver un autre moyen de mettre les deux jeunes gens en présence. E. K.

Hellmut lui tint un long discours, remarquablement composé...

potager. Là, ils s'assirent et Hellmut lui tint un long discours, remarquablement bien composé, divisé en plusieurs chapitres, hautement pensé, sorti du cœur et s'adressant au cœur, sur la situation réciproque de l'Allemagne et de l'Alsace et le termina par les

admirables vers du Professeur-de-théologie pan-germaniste Heckenschlosser :

Ton salut viendra d'Allemagne
Là où la force habite les cœurs allemands
Voici, des cimes boisées de l'Allemagne
Un sauveur s'approchera
Et de la gueule bleu-blanc-rouge
Du Démon de la welschisation
Il t'arrachera
Et le vaincra éternellement
O Alsace...

Au dernier de ces vers merveilleux, elle se jeta au cou de notre héros, lui avoua son amour longuement contenu, depuis la veille, et jura de ne plus porter que des robes de drap vert et de ne plus lire que la *Strassb. Post.*

Hellmut ne se sentait pas de joie, sa fiancée le conduisit à la villa et déclara à son père la résolution qu'elle avait prise de n'épouser qu'un Allemand. Celui-ci résista bien un peu, mais Hellmut lui répéta avec chaleur la dissertation qu'il venait déjà de développer devant la jeune fille, et conclut en citant la belle poésie que le grand poète Lienhardt a composée à l'intention des Alsaciens :

Leur idéal, c'est le Parisien
Ils fument des cigarettes françaises
Ah! si cependant ces grossiers blaireaux
Avaient au moins l'élégance gauloise...

Grâce à ce superbe et éloquent échantillon de la poésie allemande, le Schlotbaron fut bientôt conquis;

il donna son consentement et ouvrit son coffre-fort pour montrer à Hellmut la dot de sa fille qui y était emmagasinée et y formait un amas de pièces de vingt mark (1).

Fier comme un hobereau de Prusse, notre Hellmut retourna à Tannewalde; c'était le plus heureux des hommes.

Le lendemain, la reluisante automobile vint le prendre. Ainsi qu'il est de mode chez les Alsaciens, il était invité par sa fiancée à un déjeuner « pompös ». Cependant, à Barrheim, il se fit avant tout conduire à la poste et, en y allant, il vit le capitaine welsche qui se rendait à pied à la gare et lui lança un regard haineux en murmurant des menaces indistinctes...

Mais Hellmut, rayonnant de bonheur, n'y prit pas garde, et envoya un long télégramme à sa famille de Gumbinnen. « Quel changement avec l'aide de Dieu »; ainsi télégraphiait-il, et il invitait ses parents, ses sœurs Erika, Gertrud, Irmgard et Sieglinde, l'Oncle Kurt, la Tante Elfriede à venir en Alsace et à s'installer avec lui dans sa villa, dans ce pays béni.

En sortant du bureau de poste, il eut une douce surprise; sa fiancée venait au-devant de lui; mais

(1) Comme les Alsaciens sont moins doués que nous d'idéal et de sentimentalité, toutes les Alsaciennes reçoivent une dot qui s'élève souvent à plusieurs milliers de Mark en or.

E. K.

comme elle s'était joliment parée pour plaire à son fiancé! Un exquis tout petit chapeau de feutre vert abritait sa tête charmante, d'une main elle tenait un alpenstock et de l'autre le dernier numéro de la *Strassb. Post.* Vraiment c'était un tableau adorable. Exultant de joie, Hellmut pressa sur son cœur la gracieuse jeune fille et, bras-dessus bras-dessous, ils rentrèrent à la villa comme un beau et heureux couple allemand.

Voilà! Et maintenant les Mauritius Barräs, les Renatus Bazäng et tous tant qu'ils sont peuvent venir avec leurs romans en welsche dans lesquels les Allemands sont toujours éconduits... Cette fois un Vieil-Allemand a conquis une Alsacienne, et après tout c'est le principal!

Elsa Knatschké.

TABLE

Pages

Petit traité de prononciation allemande 7

Avertissement du traducteur. 11

Avant-propos 17

Lettre parisienne 25

Les Allemands à Paris (Post-scriptum à la Lettre parisienne) 47

La Culture Germano-Française en Alsace. 57

Mon voyage vers la frontière Allemande ou les fiançailles sous l'arbre de Noël, par Elsa Knatschké. 79

Hellmut Kalepké (Roman alsacien écrit contre *Colette Baudoche*, par Elsa Knatschké). 113

Ouvrages de Hansi

L'*Histoire d'Alsace,* racontée aux petits enfants d'Alsace et de France, magnifique Livre-Album 30×47 de 104 pages, illustré à chaque page de belles images en couleurs, de Hansi et de Huen. . 15 fr. »

Mon Village (Ceux qui n'oublient pas), 36 pages en couleurs, dessins et commentaires de l'Oncle Hansi. Un album format à l'Italienne 33×25 . . . . . 10 fr. »

Vogesenbilder (3e édition). . . . . 4 fr. »

Le Haut-Kœnigsbourg et son inauguration . . . . . 7 fr. 50

J.-J. Waltz (Hansi), Tours et Portes d'Alsace. . . . . 25 fr. »

Ouvrages relatifs à l'Alsace

en vente à notre Librairie

Paul Acker, Les exilés, roman . . . . . 3 fr. 50

— Les deux Cahiers, roman. . . . . 3 fr. 50

— Une Ville alsacienne, Colmar. . . . . 3 fr. 50

— Les demoiselles Bertram . . . . . 3 fr. 50

ARDOUIN-DUMAZET, Les Provinces Perdues (I. Haute-Alsace. — II. Basse-Alsace. — III. Lorraine annexée). — 3 volumes in-12, avec cartes. Chaque volume . . . . . 3 fr. 50

R. BALDY, L'Alsace-Lorraine et l'Empire allemand. 1912. Volume grand in-8°. . . . . 6 fr. »

Maurice BARRÈS, Colette Baudoche, roman . . . . 3 fr. 50

— Au service de l'Allemagne . . . . 3 fr. 50

— Au service de l'Allemagne, édition illustrée. . . . . 1 fr. 50

(Le même Ouvrage relié). . . . . 2 fr. 25

Capitaine CHAMPION, Jeanne d'Arc écuyère. Un vol. in-8°, avec 30 illustrations et 1 carte. . . . . 6 fr. »

G. DELAHACHE, Alsace-Lorraine, Carte au liseré vert. 3 fr. 50

— Cathédrale de Strasbourg, 30 pl. . . 4 fr. »

— Un ennemi du cardinal « Collier » (contributions à l'histoire de la Révolution en Alsace) . . . . . 3 fr. 50

G. DUCROCQ, La Blessure mal fermée . . . . . 3 fr. 50

DUMONT-WILDEN et SOUGUENET, La Victoire des Vaincus . . . . . 3 fr. 50

M. DUVERNOY, Une Enclave lorraine en Alsace (Liepvre et l'Allemand Rombach). 1912. Un volume in-8°. . . . . 2 fr. »

FLORENT-MATTER, L'Alsace-Lorraine de nos jours. . 3 fr. 50

P. GALLIEN, Ephémérides alsaciennes de l'Année terrible . . . . . 3 fr. 50

A. GIRODIE et V. HUEN, Généraux d'Alsace et de Lorraine, magnifique volume in-4°, illustré de nombreuses compositions de Huen, en couleurs et en noir; broché 30 fr., relié toile, 36 fr., reliure amateur. . . . 40 fr. »

E. GRÉAU, *Directeur de la Banque de France, à Nancy*, Le Fer en Lorraine. 1908. Un vol. gr. in-8°, avec 63 figures et 4 cartes en couleurs . . . . . 10 fr. »

E. Gréau, *Directeur de la Banque de France, à Nancy*, Le Sel en Lorraine, 1908. Un volume grand in-8°, avec 26 grav. et 1 carte en couleurs. . . . . 5 fr. »

E. Hinzelin, En Alsace-Lorraine. . . . . 3 fr. 50

— Images d'Alsace-Lorraine . . . . . 3 fr. 50

— Chez Jeanne d'Arc (Guide sentimental du Pèlerin à Domremy). Un volume in-8°, avec 40 illustrations . . . . . 6 fr. »

L. Laffitte, L'Essor économique de la Lorraine. 1912. Vol. in-4° de 1 077 pages, avec 377 illustrations et 39 planches hors texte . . . . . 40 fr. »

P. et G. Lanzy, Récits et Légendes d'Alsace-Lorraine. Un vol. in-8°, avec 18 illustr.. 3 fr. 50

A. Lichtenberger, Juste Lobel, alsacien . . . . . 3 fr. 50

J. Lhomer, Un homme politique lorrain. François de Neufchâteau, 1750-1828. 1913. Vol. in-12, avec 3 portraits. . . . . 3 fr. 50

Louis Madelin, Croquis lorrains. 1907. Un volume in-12, de 442 pages. . . . . 3 fr. 50

H. Maringer, Force au Droit (Le Problème d'Alsace-Lorraine). 1913. Un vol. in-12, avec 2 cartes . . . . . 3 fr. 50

Gast. May, *Professeur à la Faculté de Droit de Paris*, Le Traité de Francfort. 1910. Vol. in-8°, avec 3 cartes. . . . . 6 fr. »

— La Lutte pour le Français en Lorraine avant 1870. 1912. Vol. in-8° . . . . . 4 fr. 50

E. Mourin, Récits lorrains (Histoire des ducs de Lorraine et de Bar). Un vol. in-12. . 3 fr. 50

Chr. PFISTER, *Professeur à la Sorbonne*, Histoire de Nancy. 3 volumes grand in-8°, avec 493 illustrations et 121 planches hors texte . . . . . 100 fr. »

— La Lorraine, le Barrois et les Trois-Évêchés. 1912. Volume grand in-8°. 4 fr. 50

Fr. RÉGAMEY, Récits d'un vieil Alsacien, préface de M. Barrès, édit. illustr. . . . . 3 fr. 50

— Au Pays des Cigognes, édit. illustr., broché, 6 fr., relié . . 10 fr. »

— L'Allemagne à cheval, couv. illustr.. 3 fr. 50

— L'Alsace au lendemain de la conquête. 3 fr. 50

— Au service de l'Alsace . . . . . 0 fr. 95

Jeanne RÉGAMEY, Jeune Alsace, roman . . . . . 2 fr. 50

Ch. SCHMIDT, Une Conquête douanière, Mulhouse, 1785-1798. 1912. Vol. in-8°, avec 1 planche . . . . . 5 fr. »

Georges SPETZ, Légendes d'Alsace. — Illustrations en noir et couleurs, de Henner, Prouvé, Sattler, J.-J. Waltz, Benner. . . . . 25 fr. »

Jean VARIOT, Les Hasards de la guerre . . . . . 3 fr. 50

E. WAGNER, Les Ruines des Vosges (I. Vosges septentrionales. — II. Vosges méridionales). 2 volumes, avec 110 illustrations. Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

Henri WELSCHINGER, Strasbourg. . . . . 4 fr. »

(Le même Ouvrage relié). . . 5 fr. »

E. S., Soldats alsaciens sous Napoléon Ier. . . . . 3 fr. 50

Sourires d'Alsace, 200 caricatures de Zislin, avec deux pages et deux doubles pages en couleurs . . . . . 3 fr. 50

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

DD
76
W36

Waltz, Jean Jacques
Professeur Knatschké

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY